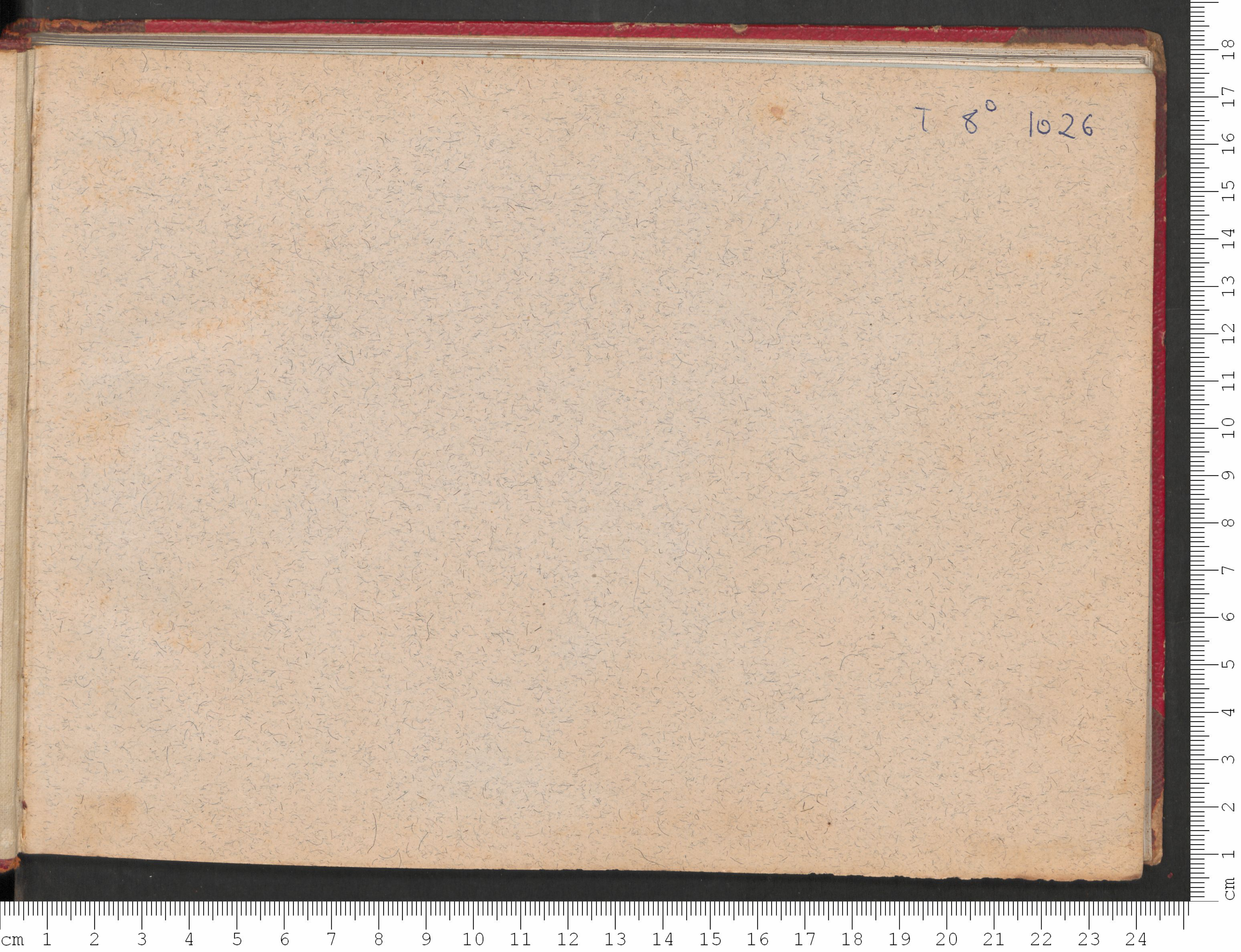

HAGUET, VERS LE NORD




T
Scand
1026



T 8° 1026


HENRY HAGUET
Croisière du "Général Chanzy"
en Norwège
Danemark
Suède
et Russie
VERS LE NORD
A L'OCCASION
DES
FÊTES DU COURONNEMENT
DU
TSAR NICOLAS II
8 mai - 3 juin 1896
CHAMEROT & RENOUARD, Imprimeurs
19, rue des Saints-Pères - Paris.
BIBL. STE GENEVIÈVE

HENRY HAGUET

VERS LE NORD

CROISIÈRE DU "GÉNÉRAL CHANZY"

EN NORVÈGE, DANEMARK, SUÈDE ET RUSSIE

A L'OCCASION DES FÊTES DU COURONNEMENT

DU

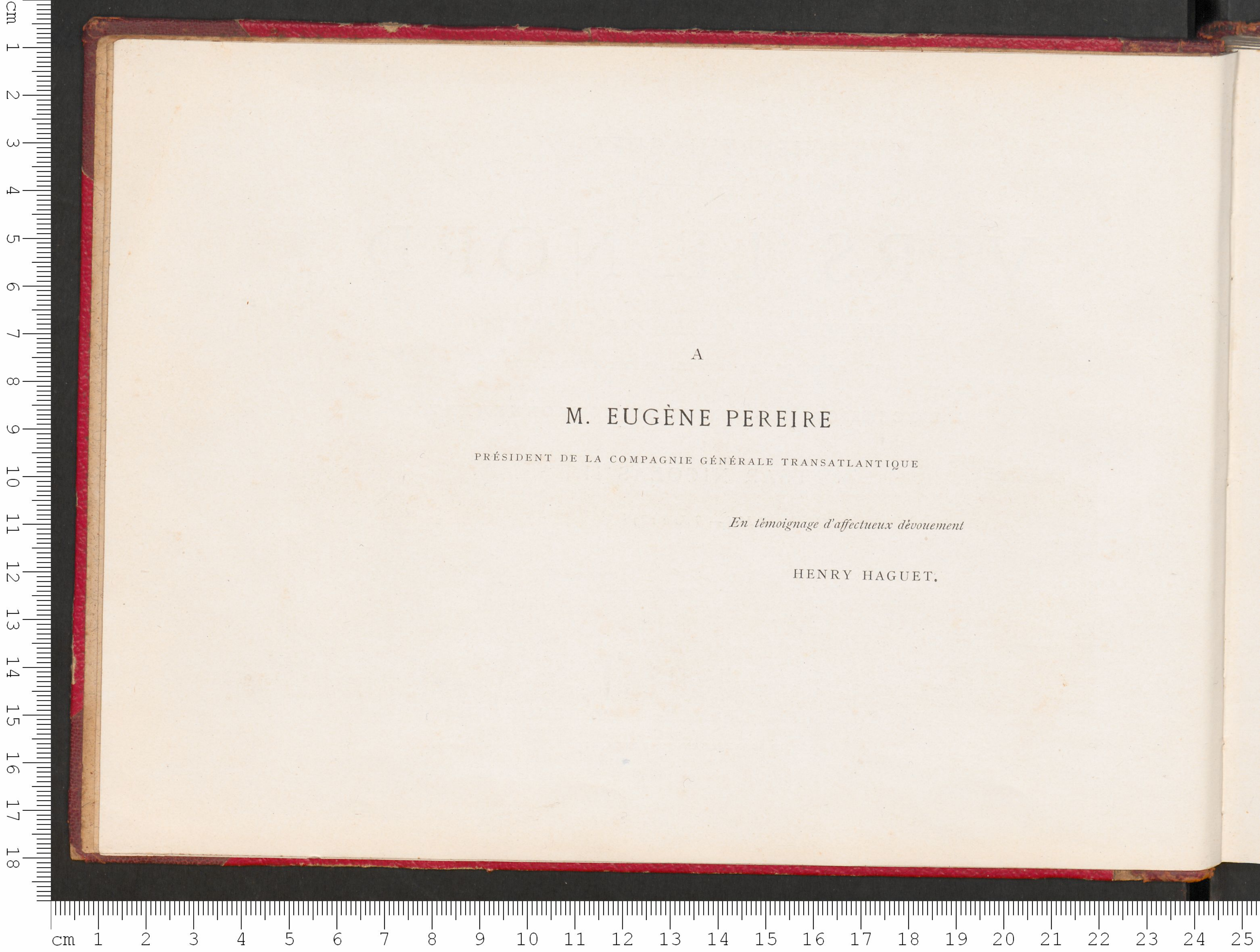
TSAR NICOLAS II

8 Mai — 3 Juin 1896

PARIS

TYPOGRAPHIE CHAMEROT ET RENOUARD

19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19



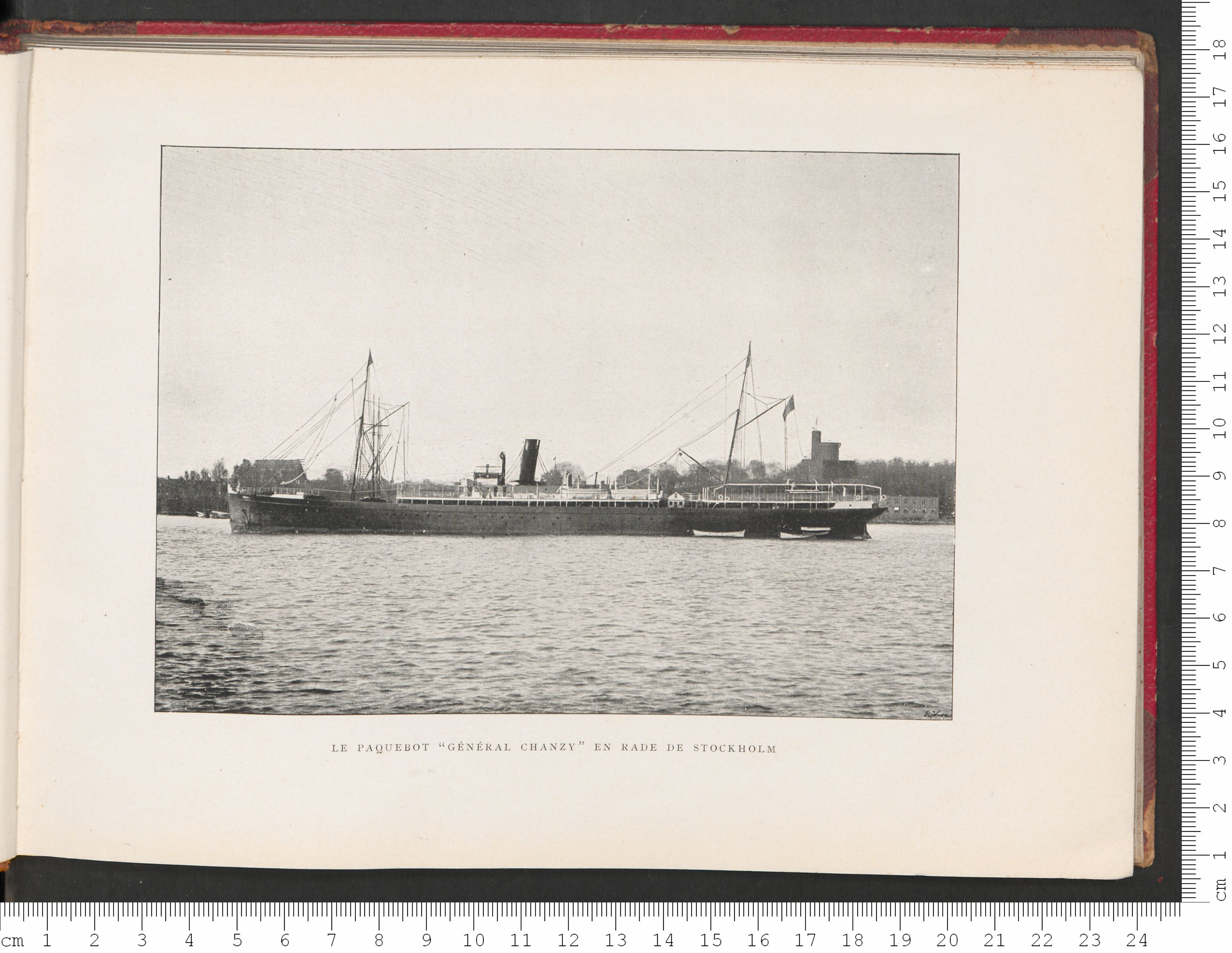
A

M. EUGÈNE PEREIRE

PRÉSIDENT DE LA COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

En témoignage d'affectueux dévouement

HENRY HAGUET.



LE PAQUEBOT "GÉNÉRAL CHANZY" EN RADE DE STOCKHOLM

VERS LE NORD

I

EN ROUTE

De Paris au Havre. — Yankees et Moscovites. — Embarquement nocturne. — Double départ. La terre de France. — Le salut du Gris-Nez. — Bon voyage!

8 mai 1896. — Le vendredi soir 8 mai 1896, le train transatlantique emportait vers le Havre, dans ses somptueux wagons-salons construits sur le type américain, la double foule des passagers prêts à s'embarquer le lendemain, les uns sur la *Normandie,* à destination de New-York, les autres sur le *Général-Chanzy,* en partance pour les pays du Nord et les fêtes du couronnement du tsar Nicolas II, à Moscou. Double foule, aux allures parfaitement dissemblables. Ceux-là, les *Yankees,* rompus aux traversées et rebelles aux émotions du départ, avaient, dès les fortifications, envahi les tables du fumoir-bar et noyaient sous des tranches de roastbeef, copieusement arrosées de pale ale, les derniers souvenirs de Paris. Ceux-là, les *Moscovites,* tous Parisiens et Parisiennes pur sang, insuffisamment préparés aux voyages au long cours, contemplaient silencieusement, à travers les vitres, la silhouette de la Butte qui s'effaçait dans les lointains montmartrois, ou bien les profils fumeux de cette Ville-Lumière qu'ils abandonnaient pour un mois, et où des êtres chers restaient pour penser à eux. Bientôt, pourtant, la pointe de mélancolie, compagne des premières séparations, se dissipa et fit place à la curiosité du voyage futur, au désir de se compter et de se connaître, à la joie de trouver des amis communs, aux énumérations des bagages, des toilettes, des

précautions prises contre le mauvais temps et le mal de mer, aux affirmations réconfortantes des tempéraments solides, aux insinuations désagréables des estomacs intolérants. Puis, alors que les *Yankees* dormaient déjà dans leur sleeping-chair, les *Moscovites* allèrent au buffet par groupes, heureux de la connaissance faite et des confidences échangées, vider une coupe de champagne à la santé du *Chanzy* et de ses voyageurs, à peine préoccupés des dimensions de la couchette du bord, et déjà « marins » comme Surcouf.

Après un court arrêt à Rouen, le train reprend sa marche précipitée, les conversations s'animent et se généralisent, le ton se hausse et devient gai. De nouveaux venus s'approchent : on les accueille avec sympathie, comme déjà de vieux compagnons de route.

— Vous êtes aussi du *Chanzv*, monsieur ?

— Oui, madame.

— Et comptez-vous aller jusqu'à Moscou ?

— J'y compte bien, à moins que nous ne rencontrions des ours en Norvège.

— L'impression doit être terrifiante quand on se trouve en face de ces bêtes-là ?

— On finit par s'y faire, avec le temps.

— Vraiment ? Vous en avez tué beaucoup ?

— Non, madame. Mais je vais souvent les voir au Jardin des Plantes...

Petit à petit, les *Yankees* s'éveillent, se détirent, se lèvent, rangent leurs sacs, plient leurs couvertures, endossent leurs paletots. On arrive au Havre. Une machine de manœuvre vient s'atteler au train transatlantique pour le remorquer lentement, dans la nuit, jusqu'aux quais du bassin de l'Eure. Voici l'écluse, puis les docks, enfin les hangars de la Compagnie, encombrés de fûts et de caisses, irradiés par les lampes électriques, avec un va-et-vient incessant d'hommes et de choses. En face, au long du quai, puissant et massif, flotte le paquebot *Normandie* de la ligne d'Amérique. Derrière lui, haut de bord, fin de lignes, se détache, sur le voile sombre du ciel, le contour élégant du *Général-Chanzy*.

C'est de ce côté que nous dirigeons nos pas et nos malles. Le capitaine Lelanchon, marin d'élite et gardien vigilant, surveille avec courtoisie l'embarquement, à la coupée. Gracieusement, le commissaire Belnet facilite la

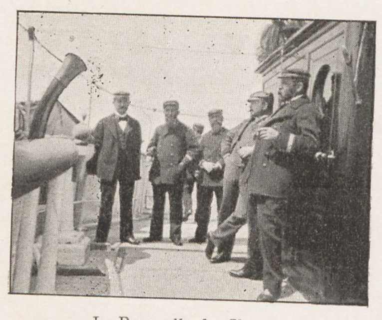
répartition des cabines et se prête avec bonne grâce aux interviews et aux requêtes innombrables des passagers. Il se fait tard, la brise est fraîche. Chacun regagne son logis flottant et se donne rendez-vous au lendemain, en appelant de ses vœux l'anéantissement du sommeil réparateur.

9 mai. — La nuit a été plutôt bonne et presque calme, hachée cependant par l'embarquement et l'emmagasinement des provisions dans les cales. La fatigue aidant, et aussi la bonne volonté, on finit par attribuer une sorte de bercement nerveux aux secousses rythmées et monotones des pistons de la machine auxiliaire. Les *Moscovites* sortent les uns après les autres de leurs cabines et montent sur le pont pour assister au départ, tous en grande tenue de ville, dignes des ovations havraises, et vaguement pénétrés de ce sentiment qu'ils vont en Russie remplir une mission. La *Normandie* s'ébranle la première et majestueusement évolue sur ses amarres pour passer l'écluse. Elle jette au vent un cri rauque de ses robustes poumons pour dégager la passe, bat rageusement le flot de son hélice et glisse dans l'avant-port jusqu'aux jetées.

Le *Général-Chanzy* suit à quelques encâblures. A l'écluse du bassin de l'Eure, nous quittons l'aimable représentant de la Compagnie, M. Vié, et l'excellent agent des passages, M. Salmon. Chapeau d'une main, mouchoir de l'autre, ils nous accompagnent du geste et de la voix.

— Le bonjour de ma part à Nicolas II ! clame à tue-tête un jeune loustic d'Ingouville, interprétant avec quelque familiarité les termes de l'accord franco-russe. On rit, et l'on passe, vite, très vite, car voici les jetées, le sémaphore, la foule massée sur le môle. Des mains s'agitent, des mouchoirs se déploient, des hourrahs s'échangent. Le pavillon de la corne salue trois fois de ses couleurs la sortie du Havre, et le *Chanzy,* gracieux comme le cygne de Lohengrin, fend doucement le clapotis des lames courtes de la Manche, à travers les barques de pêche mouillées en rade, au milieu de bandes tapageuses de mouettes et de goélands. L'instant a son charme et sa grandeur. Tandis que déjà, dans l'ouest, vers l'horizon, la *Normandie* gagne rapidement le large en laissant après elle un long panache de fumée blanche, le *Chanzy,* tournant à l'est, voit se dérouler, comme en un stéréoscope colossal, le panorama des côtes de la Hève, avec la pierre blanche du Pain-de-Sucre et les tours des phares à éclipse, éblouissantes dans le soleil. C'est ensuite Montivilliers, Saint-Jouin, les aiguilles d'Étretat avec leurs grottes curieusement découpées à jour, Yport, les falaises de Fécamp, les Grandes et les Petites Dalles.

Il est 11 heures : l'appétit s'est aiguisé en humant l'air salin. Aussi répond-on avec empressement à l'appel de la cloche du déjeuner, gaîment servi dans le salon d'avant. C'est le premier repas pris en commun : on cherche discrètement les figures sympathiques pour former une table où puisse régner la franche cordialité traditionnelle. Le point est délicat et essentiel, car il s'agit d'une promiscuité de vingt-cinq jours pendant le déjeuner et le dîner quotidiens, et la souffrance serait cuisante de subir à ses côtés un voisin muet ou une voisine bavarde tous les jours, et deux fois au moins par jour, à des intervalles aussi rapprochés. Au reste, la sélection se fait vite et les groupements s'harmonisent de la plus heureuse façon. A la table de bâbord s'assied le second capitaine. La présidence de la table de tribord est réservée au commandant, retenu sur sa passerelle par les difficultés de la navigation dans le Pas de Calais. Après le premier service s'établit un courant de bonne humeur qui ne sera rompu que par le retour en France ; le rôti vous trouve camarades ; au dessert, on en est à l'amitié. Même les dévouements commencent à se manifester sur le pont, après le café : le vent de bout, qui souffle assez violemment du nord-est, fait, de temps en temps « lever le nez » au *Chanzy* qui se cabre. Quelques cœurs s'avouent vacillants et c'est à qui proposera son remède pour les remettre d'aplomb : sels anglais, bromo-soda, pélagine, cérébrine, et autres drogues tout aussi insuffisantes. Le mieux est encore de regarder les côtes un instant perdues et qui réapparaissent plus nettement. Voilà Boulogne et sa colonne triomphale perchée sur la côte, les replis sablonneux où se cachent Wimereux et Ambleteuse. Plus loin, se dresse sur la falaise une potence qui semble porter des signaux. Qu'est-ce donc? Holà, matelot, c'est le sémaphore du cap Gris-Nez qui nous interroge ; va-t-en chercher les pavillons. Peut-être est-ce encore un mot de cette terre de France, dont le Gris-Nez est, dans le Détroit, la vedette la plus avancée. Que dit-il, et que lui répondons-nous?


La Passerelle du *Chanzy*.

— Le nom du paquebot?

— *Général-Chanzy.*

— D'où vient-il?

— Du Havre.

— Où va-t-il?

— En Russie

— Bon voyage!

Et, pendant qu'un des officiers du bord nous communique ces traductions, la brise souffle sur le spardeck et siffle dans les cordages. Solidement emmitouflés dans de chauds macfarlanes, nous regardons passer, décroître, puis disparaître le mât enguirlandé de drapeaux du vieux sémaphore qui nous a transmis le dernier salut de la mère patrie.

— Bon voyage!

Et de l'intimité de chacun de nous part l'écho, un peu ému, de la sensation de l'inconnu où nous allons entrer :

— Au revoir, France, au revoir !

Nous voguons maintenant, loin de la terre, sur les flots noirs et profonds de la mer du Nord.

. . . .

A bord, les repas succèdent aux lunches et les lunches aux repas avec une rapidité embarrassante. Nulle part peut-être n'est mieux appliqué le proverbe qu'il faut manger pour vivre. A sept heures, le petit déjeuner ; à onze heures, le grand ; à trois heures, le lunch ; à six heures, le dîner ; à neuf heures, le thé. Ajoutez à cela que les menus sont démesurés et que les sandwiches se présentent par quatre. On est parfois tenté de demander grâce, et cependant le côté curieux de cette vie contemplative au grand air, c'est que l'on puisse trouver toujours de l'appétit pour profiter des tentations de la cuisine. Les caprices seuls d'Amphitrite risquent de contrarier ces gourmandes dispositions.

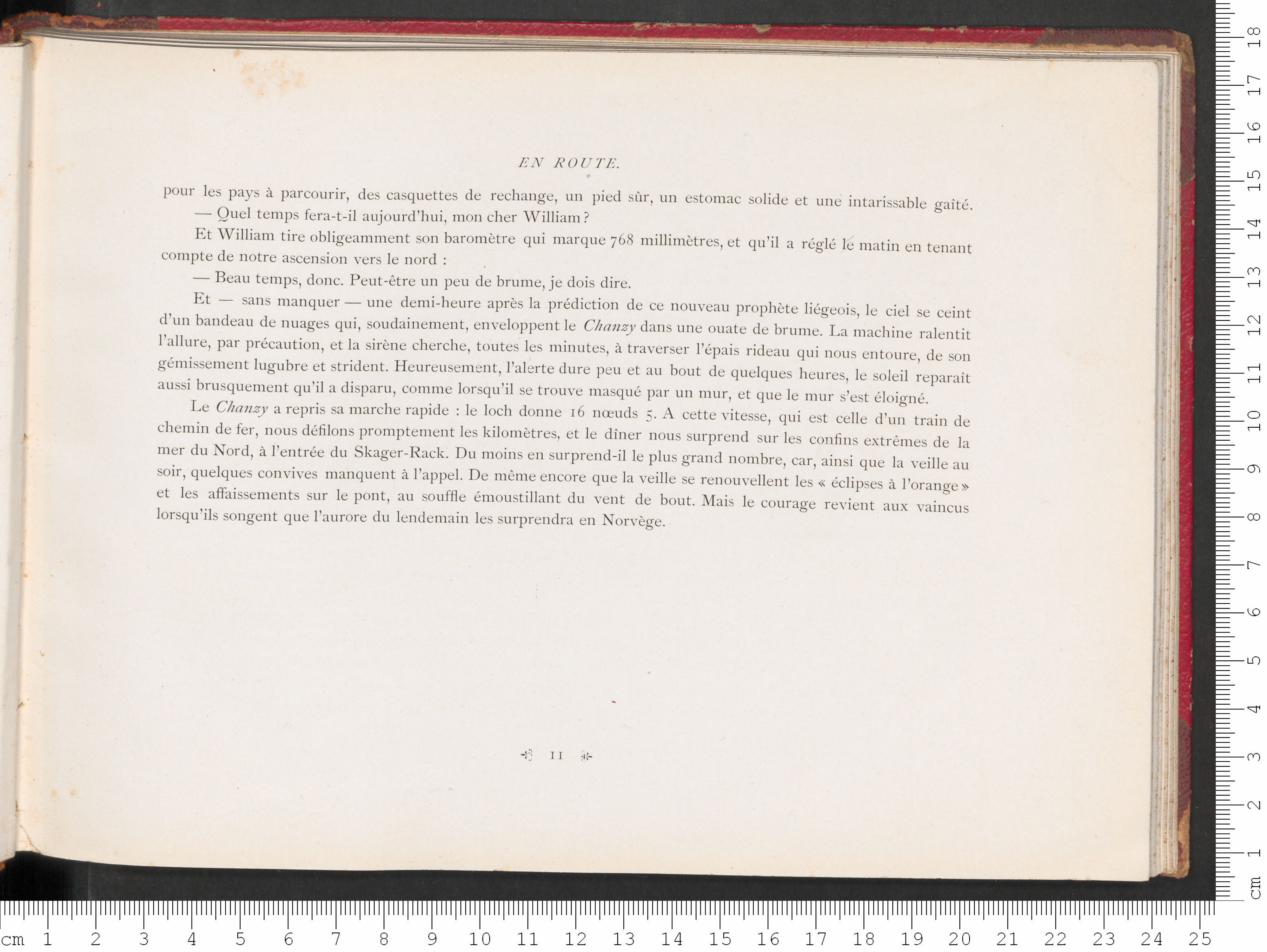
Ce soir, précisément, Amphitrite se remue. Les planches à roulis sont fixées aux tables pour éviter les bris de vaisselle et, à l'heure du dîner, la salle à manger s'emplit lentement ; quelques places même restent vides. Une dame, plus téméraire que les autres et qui, crânement, a quitté le pont pour descendre au salon, absorbe rapidement son potage et se dérobe après les hors-d'œuvre, en emportant discrètement une orange. Un monsieur, par pure

galanterie sans doute, l'accompagne, également muni de l'exquise et rafraîchissante pomme d'or des Hespérides. Les débutants l'excusent. Les champions prennent plaisir à le voir sortir, en se raidissant contre les colonnes et les dossiers des fauteuils de la salle à manger, puis se retourner en franchissant la porte, pour lancer aux sceptiques, dans un regard décoloré, les derniers éclats d'une fierté qui s'éteint. Partagés entre le fumoir et le pont, les convives se dispersent après dîner, les premiers gais et le cigare aux lèvres, les seconds mal assurés de leur équilibre et enveloppés de châles et de couvertures. Là-haut, sous la dunette, les conversations languissent, les langues s'empâtent, les têtes tanguent et roulent consécutivement, et le vent marin, fouettant les chairs et courant dans les cheveux fous, peut seul conserver l'apparence de la vie à ces êtres informes, roulés en paquet sur des pliants et qui, comme eût dit Bossuet, n'ont plus de nom dans aucune langue.



L'ami William.

10 mai. — Au réveil, qui se produit de bon matin, la mer, plus calme, s'étale sous un ciel plus bleu. Presque à tous les coins de l'horizon courent des voiles ou fument des vapeurs. Nous avons monté de plus de 4° de latitude depuis le départ du Havre et nous sommes maintenant par le travers d'Helgoland, au nord-ouest de l'estuaire magnifique de l'Elbe et de la sortie de Hambourg. La navigation est active dans ces parages et défend l'œil contre l'impression de l'infini. Les photographes en profitent pour braquer leurs appareils : les fauteuils se rangent en batterie et les narrateurs aiguisent leurs histoires. Au milieu d'eux un jeune compagnon de route, que le baptême a doté d'un prénom anglais, l'état-civil d'un nom français, et que le hasard a fait Belge, en lui créant des loisirs et de la fortune, conte avec une verve charmante, pittoresquement émaillée de « donc » et de « je dois dire » ses navigations aventureuses en Égypte et au cap Nord, en Asie Mineure et au Spitzberg, en Grèce et au Lac Salé, chez les Mormons. Paganel de ving-huit ans, joyeux buveur, ennemi déclaré des humeurs noires, il a tout vu et tout prévu. Son bagage est celui du parfait touriste : un fauteuil pour le pont, un objectif pour les paysages, un baromètre compensé pour les latitudes et les dépressions, un thermomètre pour l'hygiène, un flacon de sels pour les nerfs, une jumelle pour les points de vue, une demi-douzaine de Bœdeker



pour les pays à parcourir, des casquettes de rechange, un pied sûr, un estomac solide et une intarissable gaîté.

— Quel temps fera-t-il aujourd'hui, mon cher William?

Et William tire obligeamment son baromètre qui marque 768 millimètres, et qu'il a réglé le matin en tenant compte de notre ascension vers le nord :

— Beau temps, donc. Peut-être un peu de brume, je dois dire.

Et — sans manquer — une demi-heure après la prédiction de ce nouveau prophète liégeois, le ciel se ceint d'un bandeau de nuages qui, soudainement, enveloppent le *Chanzy* dans une ouate de brume. La machine ralentit l'allure, par précaution, et la sirène cherche, toutes les minutes, à traverser l'épais rideau qui nous entoure, de son gémissement lugubre et strident. Heureusement, l'alerte dure peu et au bout de quelques heures, le soleil reparaît aussi brusquement qu'il a disparu, comme lorsqu'il se trouve masqué par un mur, et que le mur s'est éloigné.

Le *Chanzy* a repris sa marche rapide : le loch donne 16 nœuds 5. A cette vitesse, qui est celle d'un train de chemin de fer, nous défilons promptement les kilomètres, et le dîner nous surprend sur les confins extrêmes de la mer du Nord, à l'entrée du Skager-Rack. Du moins en surprend-il le plus grand nombre, car, ainsi que la veille au soir, quelques convives manquent à l'appel. De même encore que la veille se renouvellent les « éclipses à l'orange » et les affaissements sur le pont, au souffle émoustillant du vent de bout. Mais le courage revient aux vaincus lorsqu'ils songent que l'aurore du lendemain les surprendra en Norvège.

II

LA NORVÈGE ET LE TELEMARKEN

Brevig. — Porsgrund. — Skien. — Sur le lac Nordsjœ. — De Notoden à Tinnoset. — Le lac Tinnsjœ. La cataracte du Rjukanfos. — De Tinnoset à Kongsberg. — Retour à Christiania.

11 mai. — Nous avons dépassé le 58e parallèle nord, et dès 1 heure et demie du matin le soleil a dardé ses premiers feux. Vers 2 heures et demie, les côtes de Norvège commencent à se dessiner : lorsque nous montons sur le pont, à 4 heures, les lignes s'accentuent et la vision se précise. Le *Chanzy,* en quête d'un pilote, glisse à petite vapeur sur un lac immense, aux eaux calmes et bleues, dont la tiède brise du matin couvre la surface de rides d'argent. Devant nous, à perte de vue, les roches basaltiques, aux reliefs bruns et mauves, déroulent leurs sinuosités majestueuses et leurs innombrables dentelures, au fond desquelles dorment les fjords. De loin en loin, un champ aux verdures pâles et clairsemées rompt la monotonie sévère et reposante des premiers plans, ou bien c'est quelque petite hutte rouge, en sapins mal équarris, dont la rusticité et les petites fenêtres donnent assez l'impression des bergeries qui servent de jouets aux enfants. Un pilote s'est approché à force de rames et monte à bord : c'est un grand diable de Norvégien, maigre et long, aux yeux bleus et aux cheveux blonds, comme ceux de sa race, la barbe taillée en éventail à l'américaine, la lèvre supérieure rasée. Il parle l'anglais assez convenablement.

— *A Brevig!*

— *Brevig? All right!*

Deux heures après, sommairement visités par la douane que nous avons réveillée en sursaut, nous mouillons dans le fjord de Brevig, par 35 mètres de fond, à 40 mètres des quais. Les canots du bord nous mènent à terre et nous embarquons aussitôt sur l'*Hitterdal,* petit bateau à vapeur qui fait le service entre Brevig et Skien, où nous devons prendre le déjeuner, pour de là gagner le Telemarken.

En partant, nous passons devant le *Chanzy* que nous sommes habitués déjà à considérer comme notre *home,* et qui nous rejoindra plus tard à Christiania. L'excellent paquebot, que nous affectionnons de la même sorte et pour les mêmes raisons qu'un cavalier aime sa monture, flotte tranquillement dans la petite anse qui sert d'avant-port, à l'abri de la colline au sommet de laquelle est plantée la coquette église en bois de Brevig. En face, sur l'autre bord, une forêt de hauts sapins garnit la montagne, au pied de laquelle chôment les glacières où, durant la saison des neiges, dévalent, sur de longues rampes en bois, les blocs de glace cristalline arrachés des lacs cachés çà et là, au creux des coteaux.



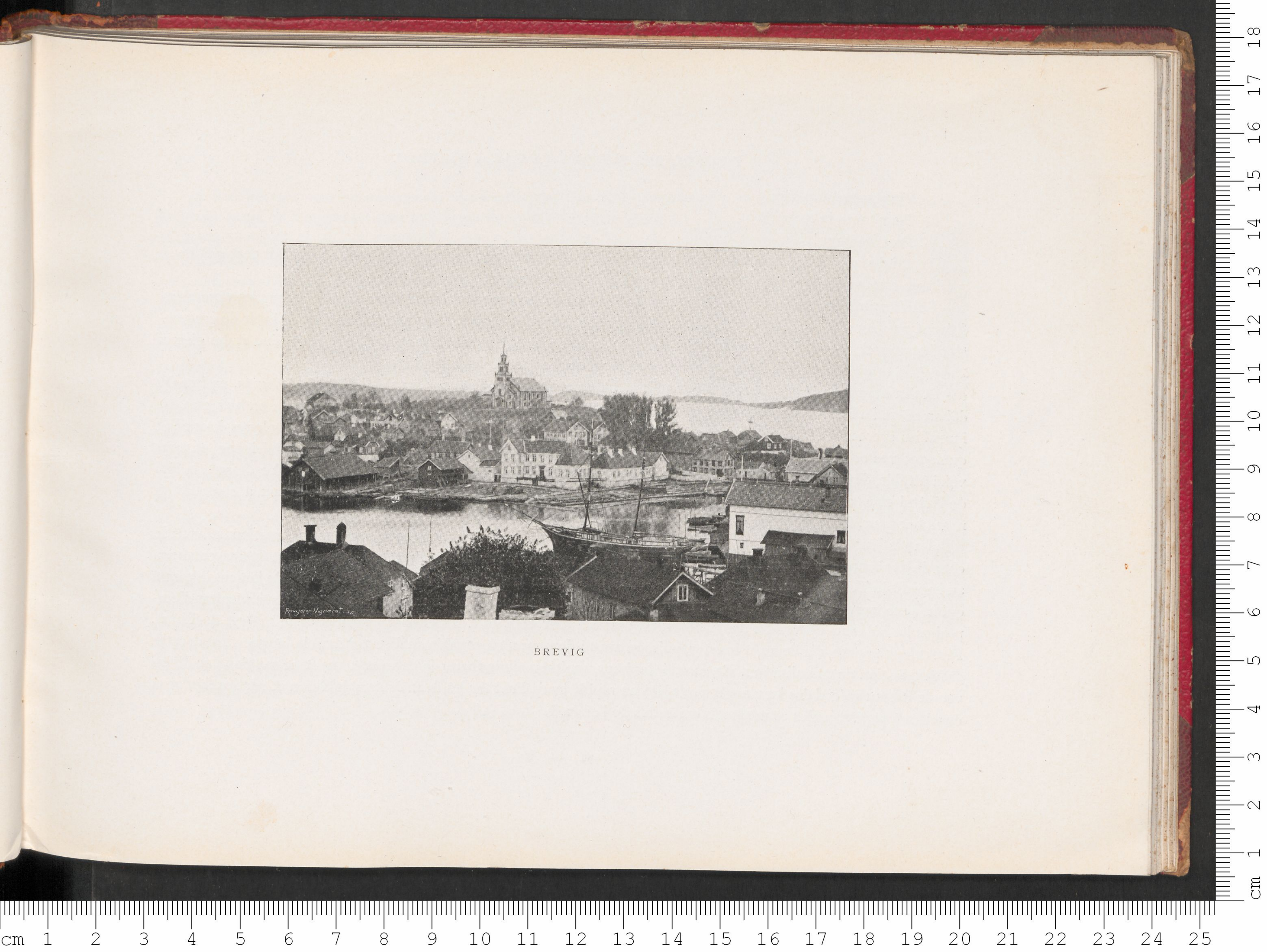
Arrêt à Porsgrund.

Nous perdons rapidement de vue le *Chanzy*, en suivant les méandres de la rivière Skien, qui nous mène à Porsgrund.

— Porsgrund ! Dix minutes d'arrêt, annonce le guide.

L'ami William déclare qu'en Belgique on annonce toujours : « Dix minutes d'arrêt ! Buffet ! » Et, de fait, l'observation frappe juste : levés dès l'aube, nous mourons de faim. En trois pas, nous sommes dans la grande rue de Porsgrund, nous assiégeons une boutique de *Kaffee und Melke,* et nous mettons au pillage une corbeille de macarons qui nous tombe sous la main. La pauvre femme que nous surprenons et qui tricotait paisiblement dans sa boutique paraît n'avoir jamais été à pareille fête. En tous cas, il est visible qu'elle n'a jamais reçu autant de clients à la fois, aussi bruyants, aussi gourmands et aussi gais. Moitié riante, moitié ahurie, elle défend comme elle peut ses paniers contre les envahisseurs étrangers qui, jusqu'alors, n'ont pas plus l'air de se douter de la langue que de se soucier de la monnaie du pays. Personne d'entre nous ne parle norvégien ; personne non plus n'a songé à faire le change. Il est temps que le guide vienne à notre secours.

— Combien veut-elle de sa marchandise ?



BREVIG

— Vingt œre, cinq sous.

— Pour toute la corbeille ?

— Parfaitement !

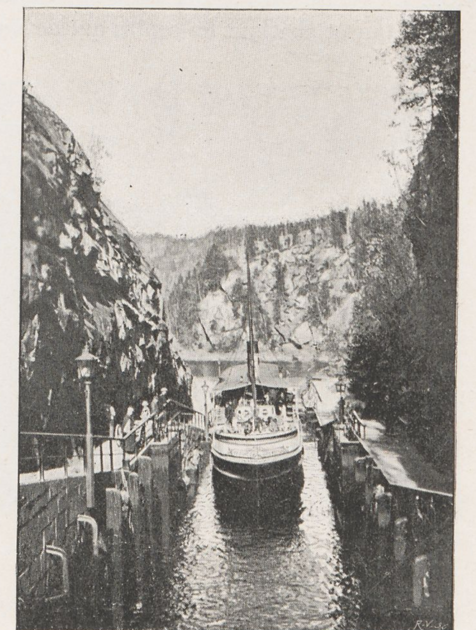
Et, tandis que la bonne femme constate avec joie qu'elle n'a pas tout perdu, le guide nous fait part qu'elle se considère comme assez payée de nous avoir vu rire d'aussi bon cœur.

L'*Hitterdal* reprend sa course lente, car, de distance en distance, des inscriptions rappellent que les vapeurs ne doivent pas filer plus de cinq nœuds, pour ne point détériorer les berges. Nous avons ainsi tout le loisir de contempler Porsgrund, petite cité usinière, toute fumante, centre norvégien de la fabrication de la porcelaine et des pierres à aiguiser, et que domine la *Tour au canon* d'où le veilleur annonce les incendies.

A dix heures et demie nous sommes à Sken, où nous attend le déjeuner, servi à l'*Hôtel de l'Europe,* en face du débarcadère du bateau. Un radieux et chaud soleil accueille notre descente dans cette aimable ville en bois, que des incendies successifs ont malencontreusement modernisée. Le temps de prendre à la banque quelques kroner et quelques œre et de jeter un coup d'œil sur le paysage du haut des tours de la nouvelle église luthérienne, et nous voici à table, dévorant un fin saumon grillé aux œufs et dégustant la savoureuse bière indigène. Au dessert, la fille de l'hôtel nous apporte un entremets gélatineux, fade et enduit de pâte rose, que le maître-queux a composé en notre honneur. C'est, paraît-il, un *Paris-pudding*. On imagine le succès.

La chaleur est accablante dans ce pays soi-disant froid. Les gilets en chamois, pris par précaution, suivent le chemin des fourrures et des houppelandes, empilés en vrac sur un camion qu'un *bybud* (commissionnaire) conduira au bateau du Telemarken. En vain réclame-t-on le petit verre traditionnel, destiné à faire couler le lamentable café qui nous est servi. Nous sommes dans le pays du monopole de l'alcool, et ce monopole a pour unique résultat d'empêcher les hôteliers de vendre des liqueurs, au moins à leur comptoir. Excellente affaire pour le budget de l'État. Personne ne pense, d'ailleurs, à insister, puisque aucun de nous n'est capable de discuter dans la langue d'Ibsen cette grave question de moralisation. Et, moitié devisant, moitié philosophant, la caravane, suant et soufflant, se dirige vers le bateau spécial des lacs, après avoir jeté un rapide coup d'œil sur les deux écluses de Skien et sur ses fabriques de pâtes à papier, seules et modestes curiosités de l'endroit.

A trois heures nous embarquons sur le *Victoria,* qui doit nous conduire, par le lac Nordsjœ, jusqu'à Notoden, première étape de l'excursion dans le Telemarken, pays des rêves et des légendes, parsemé de cascades et de lacs bleus, au cœur de paysages successivement agrestes et montagneux, solennels et riants, et conservant, à travers l'infinie variété de ses aspects, le calme enveloppant de la nature silencieuse.



Les Écluses de Loveïd.

A peine a-t-on quitté Skien que déjà commence l'éblouissement. Brusquement, le *Victoria* fait un coude et entre doucement dans le canal de Loveïd qui fait communiquer la rivière de Skien avec le Nordsjœ au moyen de quatre écluses de 35 mètres taillées à pic dans le roc. En moins de vingt minutes, les quatre éclusées s'achèvent au milieu des gerbes effervescentes d'eau vaporisée et colorée d'une myriade d'arcs-en-ciel. L'effet est en même temps féerique et délicieux.

Un autre coude brusque, et nous voici sur le Nordsjœ, beau et grand lac aux flots de saphir, encadré d'un côté par des collines boisées des sapins, d'aunes et de mélèzes, de l'autre par des prairies verdoyantes dont les ardeurs de l'été nouveau font étinceler la parure. Ici, lorsque le sol moins aride permet quelque culture, une petite cabane aux formes chétives, aux murailles épaisses, apparaît perchée sur une crête, au milieu des champs. A côté, dressé sur pilotis, pour que les rongeurs n'y puissent atteindre, se trouve le grenier à grains et à fourrages, avec les réserves pour l'hiver. Enfin, derrière le grenier est plantée la hutte au bétail, faite, comme la maison du maître, de sapins entiers superposés et dont les joints ont été soigneusement bouchés avec de la mousse sèche et du lichen. Là dorment et ruminent de compagnie, pendant les six mois de la saison froide, la chèvre, la vache, le cochon et quelques poules qui constituent tout le troupeau de l'agriculteur norvégien.

Sur l'autre rive, s'abrite timidement, au pied des collines et dans les encoignures du roc, le paisible logis du bûcheron. La vie de cet ouvrier des forêts se passe tout entière au sein des hautes futaies qui l'entourent, la cognée en main, tantôt abattant les sapins qui deviendront des mâts de navires, tantôt les ébranchant, les décortiquant et les poinçonnant. Après, viendra l'opération du flottage. Une fois préparés pour la mise en œuvre, les sapins nus glisseront du sommet de coulées vertigineuses, dans le fleuve au courant régulier qui les charriera, flottants, au moyen d'aiguillages ingénieux, jusqu'à Skien, où le marchand de bois reconnaîtra son bien et en prendra livraison. Sur le toit de sa pauvre demeure, le bûcheron naïf et bon a fiché une perche, au bout de laquelle pend un bottillon de seigle. C'est la *part des oiseaux du bon Dieu,* qui leur sert à la fois de table et d'abri quand il neige, et que conserve, à travers les âges, une douce et mélancolique tradition de charité.

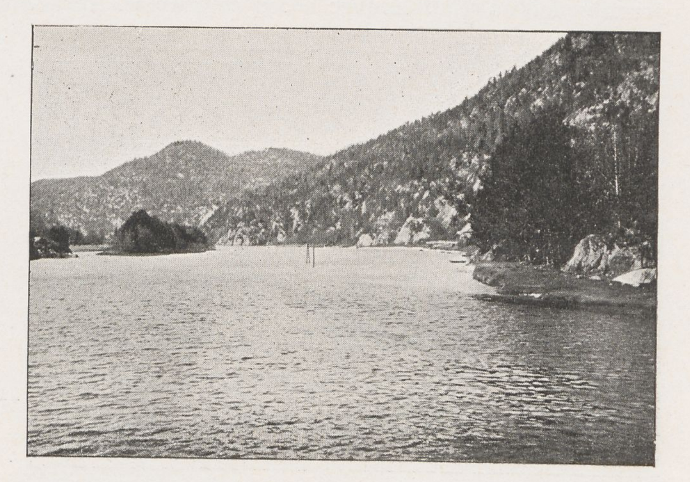


L'Escale d'Ulefos sur le Nordsjoe.

Un instant le bateau s'arrête pour permettre aux voyageurs de visiter une grotte où la légende raconte que se réfugiaient les chrétiens, au temps des persécutions religieuses. La grotte est creusée très haut dans les flancs rugueux de la montagne et sa vulgarité ne justifie guère les péripéties de l'ascension. Au reste, la beauté de la Norvège n'est point dans ses grottes : elle réside exclusivement dans la succession de ses paysages heurtés et inattendus, verts et plats, noirs et abrupts, sévères et gais, pleins d'air et d'eau.

Nouvel arrêt à Ulefos, où nous descendons quelques minutes pendant que le *Victoria* débarque d'innombrables sacs de pommes de terre, destinés à ravitailler le pays pendant huit jours. A leur place, nous embarquons deux piffe-rari italiens qui font, à notre stupéfaction, un tour en Norvège pour gagner leur vie... ou peut-être pour la con-

server. L'un d'eux baragouine le français et souffle dans un gros flageollet l'hymne de Garibaldi et une *Marseillaise* fantaisiste. L'autre accompagne à contre-temps sur une cornemuse, découpée dans la peau d'un jeune cochon dont les pattes servent de tuyaux. On leur jette quelques œre pour les faire taire et le bateau les débarque à l'escale suivante en même temps qu'une nouvelle série de sacs de pommes de terre.



Les Rives du Lac Nordsjœ.

Massés sur l'avant du *Victoria,* entourés de bouteilles d'*œl,* l'excellente bière de Norvège, et de gâteaux à la crème, nous admirons joyeusement les transformations incessantes du paysage, sous le chaud soleil, tempéré de temps en temps par quelques souffles de la brise venue des montagnes. En passant dans une gorge entre deux îles, un violent courant d'air emporte la casquette de l'un d'entre nous et la projette dans le lac. On s'apitoie. Mais, par bonheur, l'ami William veille. Il s'approche doucement de la victime, et tirant flegmatiquement un bonnet de voyage de la poche de son manteau :

— Vous avez perdu votre casquette, donc? J'en ai une de rechange, je dois dire. Acceptez-la.

Le sympathique garçon pense à tout et se dérobe modestement à l'ovation qu'on lui décerne en allant au buffet manger une pâtisserie et déguster un bock. Il revient au bout de quelques instants, l'air un peu déconfit : le prix de la bière a sensiblement monté depuis notre départ : la dernière canette lui a été vendue 1 kroner, 1 fr. 40 !

Les provisions s'épuisent et les gosiers sont secs. L'heure est venue de toucher terre. Enfin, voici Notoden, dont le débarcadère est, pour la circonstance, pavoisé d'un drapeau tricolore et que le patron du *Victoria* salue, en notre honneur, de quatre coups de pierrier. On descend avec empressement, car il est dix heures, et c'est au pas

de course que l'on gagne l'hôtel Furuheim qui doit nous donner le repas du soir et le gîte de la nuit. Un long et clair crépuscule répand sur les choses l'illusion du jour : l'air est embaumé des senteurs pénétrantes des pins résineux : tout respire la fraîcheur et la tranquillité autour de notre table bourdonnante, où l'appétit nous met pour la première fois en relations avec le coq de bruyère. Après dîner, tandis que les groupes se dispersent, l'ami William procure à quelques-uns d'entre nous la délicate et rare surprise d'un verre de cognac. Notre précieux compagnon de route a fini par se procurer — au prix de quelles ruses — une bouteille d'*aquavit,* sorte d'eau-de-vie blanche sans saveur, que nous n'hésitons pas, par reconnaissance, à proclamer supérieure aux fines champagnes les plus renommées. A dix heures et demie, les plus braves se déclarent vaincus par la fatigue et, décidés au réveil matinal du lendemain, nous montons nous étendre sous des draps et des couvertures taillés seulement pour encadrer le lit et qu'il est impossible de ramener sur le menton sous peine d'avoir les pieds à l'air.



L'Église d'Hitterdal (XIIIe siècle).

12 mai. — A six heures du matin, tout le monde — même les dames — est sur pied, et l'hôtel est en branle-bas. A sept heures, la caravane, prête au départ, se loge, par groupes de trois ou quatre, dans une longue théorie de calèches découvertes, basses de caisses, aux coussins de velours rouge fané, aux ressorts puissants, sinon moelleux. Chacune d'elles est attelée de deux petits chevaux norvégiens à la crinière flottante, à l'œil vif et au jarret d'acier, que flattent de la voix leurs conducteurs, des gamins blonds de quatorze à seize ans, exercés dès l'enfance à manier des guides et un fouet. Derrière la calèche sont amarrées les bottes de fourrage que les chevaux mangeront aux étapes insuffisamment approvisionnées. En route pour les 32 kilomètres qui séparent Notoden de Tinnoset.

Il serait téméraire de croire que les routes et chemins du Telemarken ressemblent en quelque façon à nos routes ou à nos boulevards. Le Norvégien, qui vit la moitié de l'année sous la neige, profite l'hiver du lit glacé de ses fleuves et de ses lacs pour y courir en traîneau, ou bien marche sur l'épais et moelleux tapis de givre qui couvre ses routes, les pieds chaussés dans de longues raquettes appelées *ski*. Au printemps, lorsque s'est produit le dégel et que la route d'eau est redevenue libre, c'est vers elle que se tournent d'abord tous ceux qui sont occupés à l'industrie des bois. Le chemin de terre n'est, pour eux, qu'un auxiliaire momentané et ne reçoit guère de soins. La karriole nationale — sorte de cabriolet à deux roues, analogue aux araignées des trotting-clubs, et derrière lequel s'installe le cocher, dont les jambes pendent sous les brancards — peut seule se mouvoir avec élasticité dans ces sentiers étroits et raboteux, tracés à la diable au milieu des forêts. Nos calèches s'y aventurent pourtant avec crânerie, cahotées à hue et à dia dans les ornières et sur les talus, tirées fougueusement par nos coursiers intrépides, au milieu des flots de poussière soulevés par notre passage et dont les derniers de la colonne se trouvent affreusement incommodés.



Halte au relais Baaken.

De temps à autre, un petit arrêt permet de secouer l'épais enduit de sable fin sous lequel nous étouffons et de redonner bruyamment de l'air à nos bronches. C'est d'abord la vieille église en bois d'Hitterdal, relique vermoulue du XIIIe siècle, dont le style bizarre et la multiplicité des clochetons superposés donne l'impression d'une pagode indo-chinoise. Plus loin, c'est une halte au relais « Baaken », où les chevaux soufflent et boivent et où les voyageurs descendent pour en faire autant. Puis, la course folle reprend, à travers les mélèzes et les épicéas tout barbus de

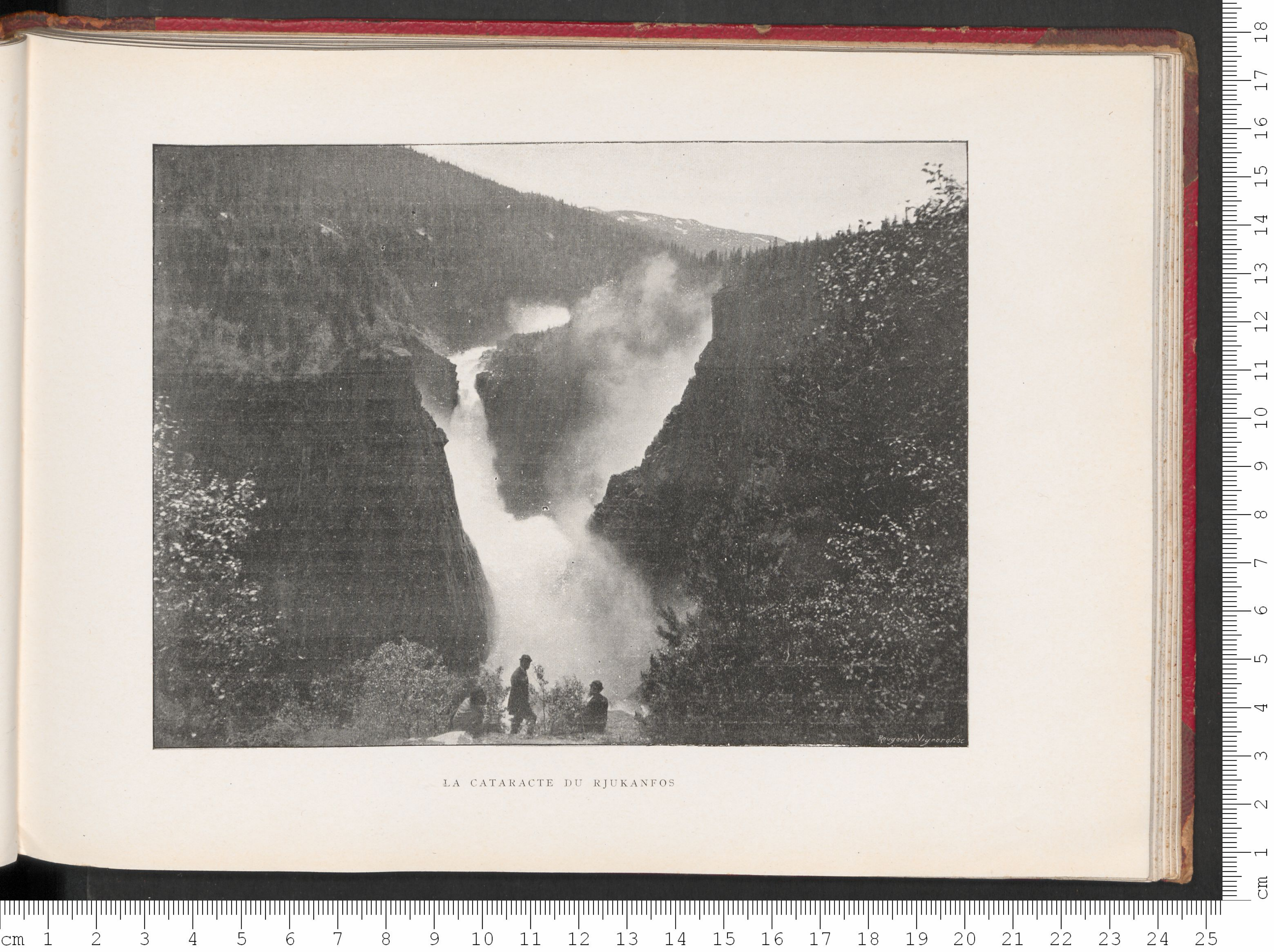
lichen, tantôt traversant au galop des ponts sans balustrade faits d'une douzaine de sapins, jetés en travers d'un torrent, et qui vibrent sinistrement sous le sabot de nos attelages, tantôt escaladant en quelques coups de collier vigoureux des côtes à pic et redescendant immédiatement une série de pentes vertigineuses qui semblent devoir nous précipiter dans les abîmes. A midi nous arrivons à Tinnoset, au bord du lac Tinnsjœ, secoué par une forte brise, et nous embarquons sur le *Gausta,* à bord duquel est servi le déjeuner.



L'Arrivée à Tinnoset.

Le lac est furieusement soulevé par le vent, et de vraies lames, courtes et brutales, malmènent de tous côtés le petit vapeur qui n'en peut mais. Le service de la table souffre de cet assaut répété : quelques pommes de terre chavirent et plusieurs canettes débordent prématurément. Mais la bonne humeur est de la partie et nous nous rions de ces tentatives de contrefaçon de la pleine mer. Au surplus, le trajet est court et, le café à peine bu, nous débarquons à Fagerstrand, où nous attendent des karrioles qui nous mèneront par la vallée du Gausta à la cataracte du Rjukanfos.

Nous voici en plein cœur du Telemarken, au milieu de vallées sauvages et tristes, entre des monts chargés de neiges éternelles sur les flancs desquels serpentent de fines cascades, pareilles à des tresses d'argent. De loin en loin, des chaumines rustiques rappellent que tout n'est pas mort au sein de cette solitude mélancolique. De distance en distance, semées çà et là dans la plaine et sur les coteaux, des chèvres paissent et des vaches ruminent, en meuglant longuement à notre passage. Sur les bords du torrent impétueux qui roule au fond de la vallée, le long de la route bordée de blocs granitiques en guise de parapets, se dresse, au centre d'une agglomération d'une dizaine de huttes et de cabanes, une humble église en bois.



LA CATARACTE DU RJUKANFOS

Dans son enceinte de pierres grises se cachent quelques tombes surmontées d'une modeste croix noire, et aussi des tumulus couverts d'herbes et de fleurs sauvages. C'est là que dorment, dans l'infinie tranquillité de l'au delà, les vieux bûcherons du pays, en face de leurs cimes glacées, des hauts sapins aux teintes sombres qu'épargna leur cognée, des brèches audacieusement taillées dans l'escarpement des futaies, au pied de leur gave clair et bruyant, dont les ondes entre-choquées se brisent tumultueusement sur les roches.



Cascade dans le Telemarken.

La caravane s'arrête à l'extrémité de la route taillée dans le flanc de la montagne : les voitures ne peuvent aller plus loin. On met pied à terre pour admirer à l'aise les incomparables beautés du paysage. A droite, du haut des glaciers, se rue fougueusement une large cascade aux flots mousseux qui va se perdre dans le torrent. A gauche, la vallée, au fond de laquelle la rivière Maane se déroule comme un long ruban de moire blanche, s'ouvre béante, à 1 200 pieds de profondeur. En face, le mont Gausta étale dans les nuages sa chevelure de neige. On gravit un long et rude sentier semé de ronces et de silex, et le panorama se transforme en revêtant une nouvelle splendeur. Sur l'autre flanc de la vallée, à travers une profonde déchirure du roc, surplombant de six cents mètres un gouffre noir d'où semblent sortir d'effrayantes rumeurs, une énorme masse liquide se précipite en nappes écumeuses. Tout autour du gouffre, ainsi que des auréoles aux paillettes phosphorescentes, s'élèvent dans l'air des tourbillons d'eau pulvérisée qu'émaillent des couleurs nacrées du prisme les rayons du soleil couchant. C'est la cascade du Rjukanfos, une des merveilles de la Norvège.

Le retour s'effectue rapidement, sous l'impression majestueuse de ces spectacles de la nature. A peine s'aperçoit-

on — tant est vive et captivante la mémoire de ces enchantements — que le dîner servi à Fagerstrand s'accomplit et se termine à neuf heures et demie sans le secours d'aucune lampe et que le coq de bruyère y fait une nouvelle apparition. L'âme encore pleine de la jouissance des belles choses vues, et l'estomac sans rancune contre la résistance du gibier, nous remontons à bord du *Gausta* pour rejoindre notre logis de Tinnoset. Le lac Tinnsjœ s'est apaisé ; aucun remous n'agite plus sa surface aplanie ; les collines entre lesquelles il s'étend et s'endort prennent des teintes violettes sous l'envahissement des lueurs crépusculaires. Sur le pont silencieux du vapeur, sous le ciel plein d'étoiles, bercés délicieusement dans l'atmosphère fluide qui nous entoure et nous étreint, nous nous prenons à fredonner les stances du *Lac,* la légende du *Graal* et les romances de *Sigurd,* mélodieuses et fraîches comme la nuit.



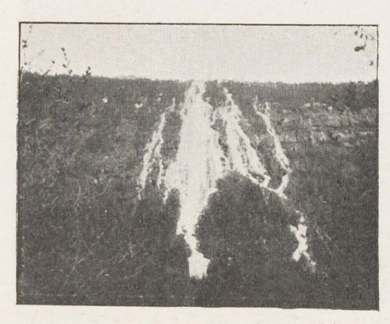
La Vallée du Gausta.



Les Routes du Telemarken.

13 mai. — Malgré les 120 kilomètres parcourus la veille, tant en voiture qu'en bateau à vapeur, nous sommes tous, ce matin encore, prêts au départ dès sept heures. Les attelages piaffent dans la cour de l'hôtel de Tinnoset. La route est longue jusqu'à Kongsberg (72 kilom.), où nous n'arriverons guère que pour dîner. Elle est par contre singulièrement pittoresque et accidentée jusqu'à Bolkesjœ qui coupe en deux cette longue étape. A coup sûr, les voyageurs qui, les premiers, ont entretenu leurs contemporains des perpétuels

ressauts des montagnes russes, ne connaissaient point les déclivités fantastiques de cette partie du Telemarken. Taillés à vif au milieu des sapins, sur les collines et dans la plaine, épousant les moindres replis du sol, sautant des rochers dans les fondrières, grimpant des vallons aux sommets, ces chemins s'élèvent, s'abaissent, tournent, s'enfoncent, se relèvent et disparaissent indéfiniment, à travers de longues forêts d'épicéas aux ramures chagrines. Toutes les cinq minutes, le jeune paysan norvégien qui fait office de cocher saute à bas de son siège pour alléger la voiture et encourager ses chevaux. Les côtes succèdent aux ravins et les précipices aux escalades ; à notre tour, il nous faut, par pitié, descendre plusieurs fois et gravir à pied ces chemins montants, sablonneux, malaisés, dont parle le poète, pour laisser à nos deux poneys infatigables le soin suffisant de tirer le coche. Enfin une dernière côte apparaît, d'aspect interminable. Tout en haut sont bâtis les deux hôtels de Bolkesjœ, entourés des bois où, l'hiver, on chasse l'ours et l'élan et qui dominent le joli lac de Folsjœn. Nous sommes, paraît-il, au bout de nos peines et nous n'aurons plus qu'à descendre jusqu'à Kongsberg. La perspective est pour nous plaire et nous dégustons avec appétit la soupe au madère, aux asperges et aux champignons, que nous sert, dans le costume national, la servante de l'hôtel Bolkesjœ. La cuisine n'est pas la seule chose attrayante dans ce superbe hôtel, perché dans l'isolement des brouillards de la montagne. Tout y est confortable et même luxueux, notamment l'original mobilier des chambres et des salles, artistement découpé dans d'épais panneaux de sapins indigènes. Notre curiosité se change en stupéfaction quand nous constatons l'installation, dans ce coin perdu du Telemarken, des appareils les plus perfectionnés du télégraphe et du téléphone.

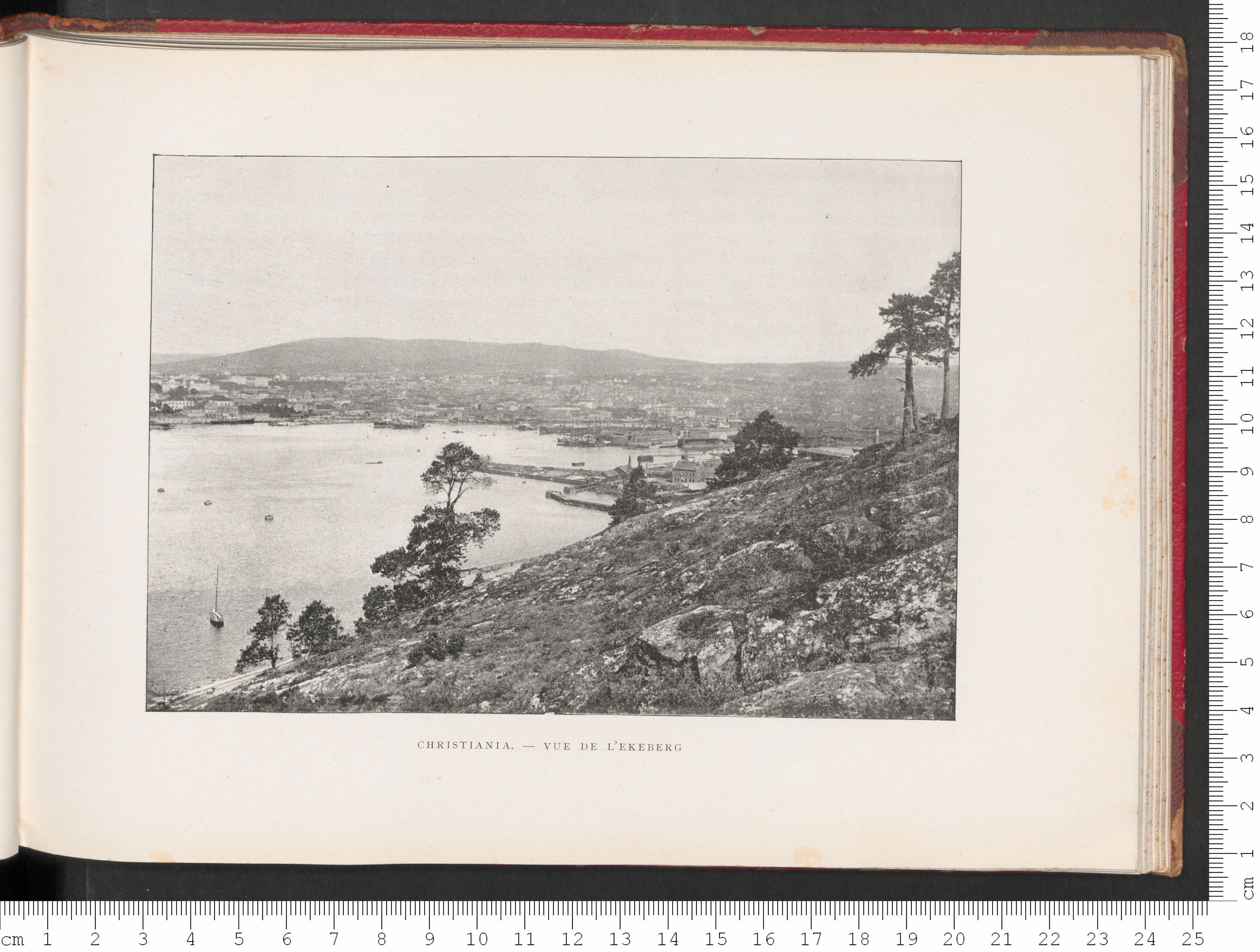


Cascade des Tresses d'argent.

— Allo ! allo ! La gare de Kongsberg ? Pouvez-vous nous faire chauffer à 6 heures, ce soir, un train spécial pour Christiania ?

O merveille ! Le téléphone marche parfaitement et rapidement dans ce bienheureux pays, où la moindre auberge peut correspondre par fils électriques et à très bon marché, avec tout le pays de Norvège.

— Allo ! Allo ! Le train sera prêt à 6 heures.



CHRISTIANIA. — VUE DE L'EKEBERG

Et, de fait, lorsque, brisés par les cahots, suffoqués par la chaleur et aveuglés par la poussière, nous dévalons au grand trot, à 5 heures et demie, dans les rues de Kongsberg, le chasseur de l'hôtel Victoria nous confirme que le train chauffe et nous attend à quai. En un clin d'œil, nous avalons un potage brûlant et nous luttons sans vigueur contre le coq de bruyère. Puis, sans prendre le temps de regarder derrière nous les adieux attendris de l'hôtelier, ravi du prix de son dîner dont nous n'avions mangé qu'un seul plat, nous nous enfilons, en chapelet, dans l'étroite gare de Kongsberg et nous nous laissons tomber, épuisés, sur les moelleux coussins du train miniature qui va nous ramener à Christiania. A 9 heures et demie nous arrivons en gare de l'Ouest (*Vestbanen*) de la capitale de la Norvège, où gracieusement nous attendait le commandant Lelanchon. Quelques instants plus tard nous embarquons dans les baleinières du bord qui nous conduisent, à travers les bassins illuminés de feux électriques verts et rouges, au bas de l'escalier du *Chanzy,* tranquillement mouillé en rade, et dont nous retrouvons les cabines, douillettement aménagées, sans regretter les lits du Telemarken.

14 mai. — Aujourd'hui, jour de l'Ascension, Christiana est en fête. Dès la première heure, hommes et femmes de toutes classes, revêtus de leurs plus beaux atours, qui ressemblent singulièrement à ceux qu'on vend à la *Belle-Jardinière,* se rendent aux offices, uniformément confits dans la gravité protestante. Nous en profitons pour visiter la ville et les quelques devantures apparentes des magasins fermés. L'aspect général est propre, mais banal. Sur le grand boulevard central, *Karl Johan Gade* (Bernadotte était appelé en norvégien Karl Johan), sont concentrés les monuments principaux : le temple des Francs-Maçons, le palais du Storthing (Parlement), l'Université et le Palais royal (*Slot*). Derrière les bâtiments sévères et froids de l'Université sont conservés, dans des baraquements en planches, deux spécimens assez curieux des bateaux des Vikings, hardis navigateurs du IXe siècle qui furent les ancêtres des Norvégiens. Sur ces grandes galères à rames, les Vikings traversaient les mers pour aller à la conquête des pays du Nord ou d'Occident. Lorsque le combat leur était livré et que le sort des armes leur était contraire, le capitaine se renfermait avec ses hommes dans la tente dressée au milieu du pont et, plutôt que de se rendre à l'ennemi, incendiait tout autour de lui jusqu'à ce que le bateau, livré en proie aux flammes, s'abîmât dans les flots, emportant avec lui le désespoir et l'honneur des vaincus.

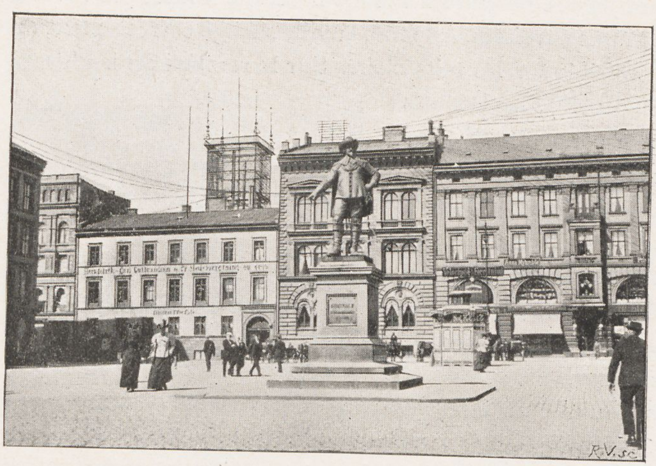
Les prêches sont maintenant terminés et la foule se répand, compacte, hors des églises. Nous suivons instinc-

tivement des couples endimanchés qui vont faire la promenade traditionnelle sur le boulevard maritime grimpant en lacet le long de la falaise et dominant la ville. Le panorama est fort joli du haut de l'Ekeberg, noir de monde attablé devant des petits cafés en plein vent, dans lesquels les boissons alcooliques ne peuvent se débiter pendant les offices qui durent jusqu'à onze heures et demie. Au pied de la falaise, la vue s'étend sur la rade naturelle formée par le fjord de Christiania où des navires de tous pays dressent leurs mâtures pavoisées. Au fond, la ville s'étage correctement en gradins circulaires, piqués par endroits des éclats du soleil reflétés sur les toits clairs. Sur le remblai du boulevard taillé à flanc de coteau, montent de grands sapins à l'ombre courte, sous lesquels des groupes calmes et muets cherchent à s'abriter. Tout à coup retentit une musique bruyante, où dominent les sons perçants du piston et les déchirements sourds de la grosse caisse. C'est une compagnie de *Frelses Armeen*, l'Armée du Salut norvégienne, qui vient, bannière déployée, faire une conférence en plein air. La foule se masse rapidement autour d'elle, avec intérêt et sans moquerie. La capitaine des salutistes et ses compagnes sont habillées de même que les affiliées qui crient sur nos boulevards le journal *En Avant*. Les hommes portent un maillot rouge et une casquette noire à visière basse sur laquelle se détachent les mots: *Frelses Armeen*. A peine installés, ces missionnaires d'un nouveau genre entonnent en chœur, sur un air de café-concert, un cantique bizarre qu'accompagnent les guitares et les pistons et dont ils rythment le refrain en claquant furieusement des mains comme dans les jotas espagnoles. Puis la capitaine se détache du groupe pour expliquer la méditation. C'est une grande jeune fille de seize à dix-huit ans, maigre et blonde, aux yeux bleus profonds, aux pommettes dures et saillantes, aux dents longues et blanches, dont le visage inspiré s'encadre curieusement dans le fameux chapeau de Miss Helyett. Elle a l'air envahie de cette foi extatique et passionnée au sein de laquelle on imagine que se complut sainte Thérèse. Sa voix résonne gravement, ses yeux implorent ardemment le ciel et, sous ses exhortations enflammées, tandis que la bannière s'agite frénétiquement sur leurs têtes, hommes et femmes salutistes se jettent à genoux, courbent le front dans la poussière, et se relèvent transfigurés, les paupières closes cherchant l'infini,



Un Prêche de l'Armée du Salut.

les lèvres balbutiant fébrilement : « *Amen! Amen!* » L'impression ressentie est étrange sur le moment : puis le trouble se dissipe et, lorsque la saine raison est revenue, on se prend malgré tout à trouver charlatanesques les pratiques de cette religion fin-de-siècle qui promène à travers les masses les extases maladives de l'hystérie et les paroxysmes déments des Aïssaouas.



Le Monument de Christian IV à Christiania.

Les dames avouent timidement qu'elles sont émues : nous déclarons plus prosaïquement que l'émotion nous a creusés et que le *Chanzy* nous attend sous pression, paré pour le départ. Nous devons, en effet, lever l'ancre à deux heures, et il est temps de regagner le bord.

Le déjeuner est des plus gais. On se retrouve avec plaisir au café sur le pont du paquebot, et c'est aux cris de « *Leve Norge!* Vive la Norvège! » que nous quittons le fjord de Christiania. La journée s'achève sans autre incident. Vers six heures cependant, au moment de dîner, l'ami William déclare que son baromètre a baissé, depuis le matin, de trois millimètres.

— C'est de la brume, dit l'un.

— Ou de la pluie, dit un autre.

— A moins, déclare un troisième, que ce ne soit un coup de vent.

A huit heures, quand part le pilote, les lorgnettes interrogent anxieusement l'horizon. Hé! hé! il fait bonne brise au large, et l'entrée du Cattegat semble houleuse. Ma foi! qui vivra verra. Le plus prudent est de ne pas attendre le roulis et de s'aller coucher. Le sommeil est encore le meilleur remède qu'on ait trouvé contre le mal de mer.

III

LE DANEMARK

Coup de vent dans le Cattegat. — Elseneur et le château de Kronborg. — Copenhague. — Le port franc. La ville et ses environs. — Le château de Frederiksborg. — Tivoli — L'alliance franco-danoise.

15 mai. — Entre nous, l'ami William avait bien raison hier de signaler la baisse anormale du baromètre : nous avons éprouvé, cette nuit, un fort coup de vent de N.-O. pour traverser le Cattegat. Les bruits violents des portes claquées, les appels désespérés des sonneries électriques, les chocs inquiétants des verres et des porcelaines, les valises arrachées de leurs places et jetées brutalement contre les panneaux de la cabine, l'écrasement des paquets de mer contre les hublots, les craquements sinistres des boiseries et des armatures à chaque oscillation un peu violente du navire, tout cela nous a tenus en éveil pendant la nuit. Si l'on ajoute qu'il nous a fallu lutter avec énergie contre les assauts cadencés du roulis et que, pour ne pas dégringoler de la couchette, nous avons dû nous cramponner alternativement, pendant plusieurs heures, tantôt aux aspérités du mur et tantôt au rebord du bois de lit en faisant des prodiges de gymnastique, on comprendra en partie la surexcitation momentanée que nous éprouvâmes, à six heures du matin, en abordant à Helsingor, autrement dit Elseneur. Peut-être est-ce à elle qu'est due l'impression fâcheuse que nous avons remportée de la patrie d'Hamlet. Peut-être aussi en faut-il imputer la cause au temps gris et pluvieux qui nous accueillit en entrant dans le port et qui nous accompagna jusqu'au départ.

A tout prendre, Elseneur n'a rien de remarquable. La rade est grande, sans être pittoresque ; la ville est petite et sans intérêt. Seul, le château de Kronborg, situé à la pointe extrême de la ville, au bord de la mer, sollicite la curiosité. Une vieille légende s'y rattache : celle d'Ogier le Danois qui dort dans les souterrains du château et qui doit en sortir, armé de pied en cap, le jour où la patrie en danger aura besoin de son bras.



Une Rue d'Elseneur.



Intérieur du Château d'Elseneur.

Et Hamlet, direz-vous ? Hamlet n'a pas de sépulture ici. Il repose, à ce qu'assurent pieusement les bonnes gens du pays, sous une pierre conique située sur une colline dans les environs du château de Marienlyst, non loin d'Elseneur. Cependant, le château de Kronborg, transformé partiellement en caserne, reste pour nous plein des légendes d'Hamlet qu'a créées de toutes pièces le cerveau de Shakespeare : voici notamment la terrasse d'Elseneur où le spectre du roi de Danemark apparut aux sentinelles. Et notre esprit se remémore involontairement les merveilleux et troublants monologues de Mounet-Sully, les grâces naïves de Reichenberg, ou encore les désespoirs lyriques de Maurel et le ballet printanier d'Ambroise Thomas. Incontestablement, l'autre cadre, le nôtre, celui de la Comédie ou de l'Opéra, est plus conforme à la fiction shakespearienne. La vue des soldats actuels, avec leurs fusils à répétition, et des becs de gaz éparpillés dans tous les coins de la cour, ne porte plus à évoquer la douce image d'Ophélie ni les traits perfides de Polonius.



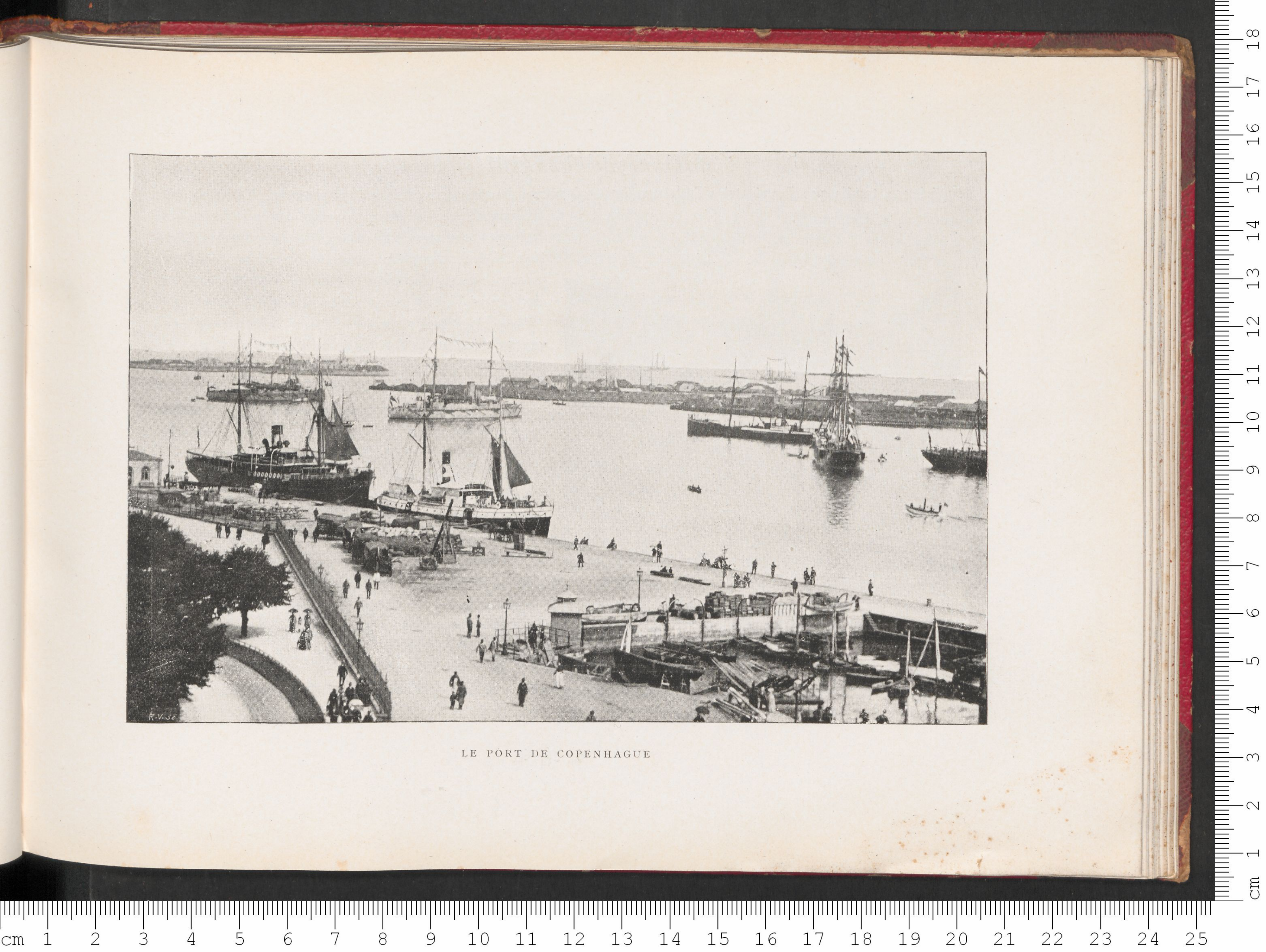
ELSENEUR. — LE CHATEAU DE KRONBORG

Et puis, il pleut, et la pluie est triste dans ce pays sans couleur. Heureusement, l'escale a été prévue courte. Elle suffit pour juger des lieux et comprendre, par assimilation, l'hypocondrie spleenétique d'Hamlet. Nous avons hâte d'arriver à Copenhague.

La gigantesque horloge des vents encadrée dans la tour sémaphorique du port d'Elseneur marque N.-N.-O. quand nous quittons la rade après déjeuner. Une fois les passes franchies, le paysage un peu brumeux se découvre et le Sund s'élargit, sillonné de navires marchands. En deux heures nous sommes à Copenhague (prononcez Kjœbenhavn), dont l'aspect coquet et animé réjouit l'âme et ramène la bonne humeur. Après le rapide examen de la Douane et de la Santé, un remorqueur nous entraîne le long du quai du port franc, où nous jetons nos amarres. Le port franc (*frihavn*) est une œuvre toute récente : son inauguration date de 1894. Son accès est facile et gratuit, sa profondeur assure le mouillage des plus forts navires, ses docks et entrepôts sont construits sur le modèle des grands *buildings* américains et comportent d'immenses aménagements. Malgré cela, ses bassins sont vides, ou peu s'en faut, tandis que les bassins du vieux port sont remplis de steamers et de voiliers. Explique qui pourra ce phénomène économique, noté en passant. En courant serait plus juste, car, dans ce voyage à marche rapide, le temps est compté pour tout voir, et non pour philosopher.

Il nous faut, bon gré mal gré, nous résigner à faire les Anglais dans les villes que nous explorons. Une voiture, un Bœdeker, une carte, un parapluie et un guide connaissant la langue, tel est l'appareil à la fois modeste et pratique dans lequel nous commençons notre « tour » à travers les rues de la capitale danoise. Ce qui n'empêchera pas le *Dannebrog* du lendemain d'insérer dans ses colonnes que « les voyageurs du *Chanzy* ont débarqué la veille au port libre et que la caravane a visité la ville avec les apparences d'un bruyant intérêt, les hommes en élégants habits « *les dames en toilettes d'un chic extravagant* ». Les reporters sont décidément les mêmes sous toutes les latitudes : l'imagination supplée chez eux à la fatigue des déplacements.

En bons Anglais que nous voulons être, nous cherchons d'abord le monument d'où l'on puisse avoir une vue d'ensemble de la ville et nous le trouvons dans la tour ronde (*Rundschau*) de l'église de la Trinité, qui nous offre un très convenable observatoire à trente-cinq mètres du sol. On accède au sommet non par des escaliers, mais par une large rampe pavée, en forme de colimaçon, qui permit, dit-on, à Pierre le Grand de monter à cheval jusqu'à la plate-forme



LE PORT DE COPENHAGUE

supérieure, tandis que l'impératrice Catherine s'y faisait porter dans un carrosse à quatre chevaux. Si l'on en croit



Le Palais d'Amalienborg.

toujours l'histoire, c'est au cours de cette visite que l'ancien menuisier de Saardam, s'adressant au roi Christian IV, déclara que son autorité sur le peuple russe était telle que le premier venu de ses sujets sauterait au bas de la tour s'il en recevait l'ordre du tsar.

— Pour moi, répondit le doux Christian à l'autocrate de toutes les Russies, je puis reposer ma tête sur les genoux du premier venu de mes sujets, sans avoir rien à en craindre.

Le souvenir du bon monarque est d'ailleurs conservé en maints endroits, témoignage d'un paisible règne durant lequel Kjœbenhavn fut l'objet de nombreux embellissements. Ses successeurs, Frederik III et Christian V, complétèrent intelligemment son œuvre et continuèrent d'agrandir la cité. Au commencement du siècle dernier, sous le règne de Frederik V, fut bâti le superbe quartier d'Amalienborg, où se trouve le palais du roi de Danemark. Aujourd'hui, Copenhague est une ville de 300 000 habitants, claire et gaie, aux longues avenues encombrées d'omnibus, de tramways et de bicyclettes, aux rues larges et commerçantes bordées de devantures arrangées à l'instar de Paris. Les monuments qui méritent d'être visités sont peu nombreux, en dehors du palais de Rosenborg et du musée Thornwaldsen. Le premier de ces deux édifices est le type parfait du style gothique Renaissance qu'affectionnait Christian IV. De riches collections d'armes



Les Grenadiers d'Amalienborg.

et de joyaux précieux y sont conservées. Le musée est un monument du genre étrusque ou pompéien, élevé à la mémoire du grand sculpteur danois Thornwaldsen et dont les salles sont exclusivement remplies des œuvres de ce génie incroyablement fécond. Parmi les plus beaux morceaux du maître, il convient de citer la série en plâtre des Douze Apôtres, dont les originaux en marbre ornent l'église de la Trinité, le groupe harmonieux des Trois Grâces, le Ganymède donnant à boire à l'aigle de Jupiter, la gracieuse Femme à l'orange, le bas-relief en marbre des Ages de l'Amour et la statue colossale de Vulcain. Par un sentiment de piété patriotique qui les honore grandement, les Danois ont tenu à ce que les restes de leur illustre compatriote reposassent au milieu même de sa gloire, et un mausolée a été construit dans la cour du musée pour recevoir les ossements de Thornwaldsen.



La Ville et les Boulevards de Copenhague.

A l'heure du dîner la caravane se disperse, les uns, curieux de la cuisine danoise et des restaurants luxueux qui bordent la grande place de Kongens Nytorv, les autres plus sûrs de l'excellence du menu français confectionné sur le *Chanzy* et décidés, par la fatigue, à remettre au lendemain la partie de plaisir projetée aux fameux jardins de Tivoli.

16 mai.— De bon matin, nous filons au chemin de fer. Nous devons aller, à quelques-uns, jusqu'à Hillerœd, station de la ligne de Copenhague à Elseneur qui dessert le palais de Frederiksborg. A la gare d'Hillerœd nous attendent et nous emportent des breaks commandés à l'avance et, fouette, cocher ! Nous traversons une cour, un pont, puis une autre cour et un autre pont, et enfin nous franchissons la grande porte qui donne accès dans la cour intérieure du palais. A droite sont situés les appartements des princes, à gauche la chapelle où ont été couronnés la plupart des souverains de Danemark, de la maison d'Oldenbourg. En

face, sont les appartements du roi, aménagés aujourd'hui en Musée national et dont les salles se reflètent dans le joli lac qui entoure le château.

Au pas de course — car nous n'avons qu'une heure de disponible entre deux trains — nous arpentons les salons où s'entassent les armures damasquinées, les meubles sculptés et les coffres rares du moyen âge, nous traversons les chambres où d'assez médiocres peintures pendent aux murailles et dont les vitrines contiennent des ivoires d'une merveilleuse beauté, puis nous montons les étages pour contempler les plafonds superbement décorés de lourdes sculptures de la Riddersal (salle du Chevalier), les lits somptueux où dormirent les rois, le tableau gigantesque où sont représentés les membres actuels de la famille régnante de Danemark, alliés, comme on sait, à toutes les cours de l'Europe. Enfin, toujours courants, et par moments égarés dans l'enfilade des corridors, nous finissons par trouver une issue qui nous ramène dans la cour. A la hâte, nous tenons à donner un coup d'œil à la chapelle et à la chaire en ébène massif et en argent repoussé. Ici doit se terminer notre visite, car, malgré notre précipitation, nous sommes en retard. Par bonheur, complaisant jusqu'à l'imprudence, le chef de gare d'Hillerœd a bien voulu faire attendre le train pour ne pas nous faire manquer l'heure du retour.

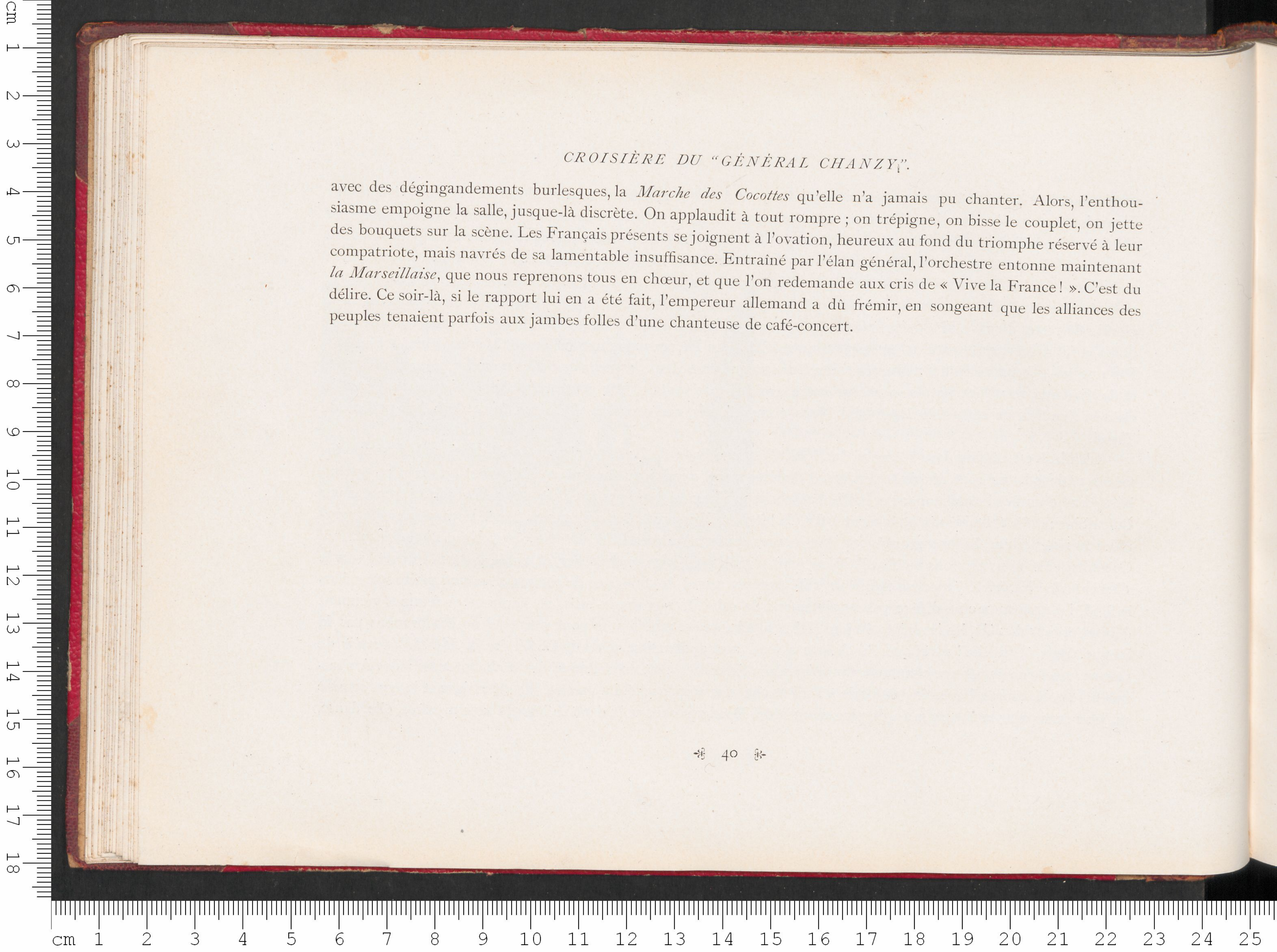


La cour du Château de Frederiksborg.

L'après-midi est consacré à une visite de Copenhague et aux achats divers dans les magasins. La nature du Parisien badaud peut se donner libre carrière à travers l'animation des rues d'Œstergad et de Westerbro, où dominent les modes de Vienne et de Paris. Nous avisons une boutique pour acheter des gants danois dont on nous a vanté la

souplesse et la solidité. A la bonne heure, voilà de bons produits, et comme on n'en vend pas en France! Désillusion ! L'enveloppe en papier dans laquelle on nous les livre porte en gros caractères ces mots imprimés : *Raadirhuder fra Paris og Grenoble* (peau de chevreau de Paris et de Grenoble)! A cent pas de là, nous trouvons un rappel nouveau du pays natal en entrant, sur la Kongens Nytorv, dans le *Magasin du Nord* (*sic*) copié sur nos magasins du Louvre et du Bon-Marché. Partout se décèle, à Copenhague, la préoccupation de tenir convenablement le rôle de capitale civilisée, douée d'une personnalité propre, qui, ne pouvant pas être française, dédaigne d'être allemande et se glorifie de rester danoise. Au demeurant, ce petit peuple, indépendant et laborieux, fièrement isolé dans sa presqu'île, à l'abri du sceptre paternel et respecté du roi Christian IX, provoque naturellement la sympathie et l'intérêt. Par exemple, les trottoirs qui n'ont, sur toute leur étendue, que deux largeurs de dalles pour les piétons montants et descendants, retardent notoirement sur notre asphalte occidentale. Par contre, l'affabilité des habitants ne le cède en rien à notre courtoisie légendaire. Nous eûmes, le soir, une occasion de le constater dans les jardins de Tivoli.

L'endroit est célèbre dans l'Europe du Nord. C'est une façon de Jardin de Paris, de dimensions beaucoup plus vastes, et dans lequel sont réunis de nombreux établissements de plaisir : théâtres en plein vent où un pierrot populaire, orné d'un nez bourgeonnant et coiffé d'un chapeau blanc de Bazille, se fait battre par Arlequin et tromper par Colombine ; cafés éblouissants où coulent à flots la bière et l'harmonie des orchestres ; tirs à la carabine, photographies au magnésium, ballons montés sur d'immenses roues, et concerts de toutes espèces. Nous n'eussions pas vu Copenhague si nous n'avions vu Tivoli. Nous nous y rendîmes donc, après dîner, et notre goût nous porta vers le *Concert des Variétés*. Qu'on se figure un café fumeux, garni de tables et de chaises, avec une petite scène dans le fond. Le programme ne diffère pas sensiblement de celui de nos music-halls, où hommes et femmes viennent débiter, à tour de rôle, les insanités du jour. Ici la souffrance est moins dure pour nous qui ne comprenons pas la langue. Mais, ô surprise! après que l'orchestre a joué, aux applaudissements de l'auditoire, la *Marche lorraine* de Ganne, voici que paraît une chanteuse française, dans l'accoutrement excentrique des « chahuteuses » des Ambassadeurs : robe courte, bas noirs, monocle à l'œil et chapeau empanaché. La pauvre fille est maigre et longue comme un jour sans pain ; la nature la fit, de plus, assez laide. Rossignol sans voix dans ce bocage sans mystère, elle danse,



avec des dégingandements burlesques, la *Marche des Cocottes* qu'elle n'a jamais pu chanter. Alors, l'enthousiasme empoigne la salle, jusque-là discrète. On applaudit à tout rompre ; on trépigne, on bisse le couplet, on jette des bouquets sur la scène. Les Français présents se joignent à l'ovation, heureux au fond du triomphe réservé à leur compatriote, mais navrés de sa lamentable insuffisance. Entraîné par l'élan général, l'orchestre entonne maintenant *la Marseillaise*, que nous reprenons tous en chœur, et que l'on redemande aux cris de « Vive la France ! ». C'est du délire. Ce soir-là, si le rapport lui en a été fait, l'empereur allemand a dû frémir, en songeant que les alliances des peuples tenaient parfois aux jambes folles d'une chanteuse de café-concert.

IV

SUÈDE ET FINLANDE

De Copenhague à Stockholm. — La Venise du Nord. — Hasselbacken et le Djurgarden. — Le château de Drottningholm. — Hors-d'œuvre et Caloric punsch. — De Stockholm à Helsingfors. — Russes et Finlandais.

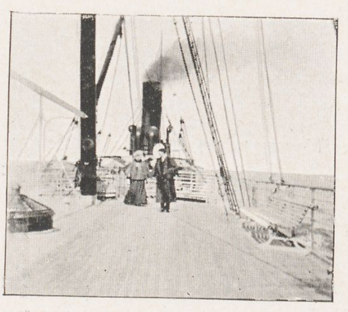
17 mai. — Le soleil intermittent que nous avions rencontré à notre sortie d'Elseneur s'est levé radieux ce matin pour fêter le dimanche et saluer notre départ de Copenhague, qui s'effectue vers midi. La mer est calme comme un lac, et nous voguons, au plein de notre vitesse, entourés de tous côtés de barques de pêche et de navires chargés de bois. Longtemps, jusqu'à la nuit tombante, nos regards peuvent suivre les côtes de Suède, baignées dans des rayons incarnats. Voici Malmœ, le port méridional le plus rapproché du continent, où les steamers réguliers des lignes allemandes et danoises débarquent les voyageurs de l'Europe centrale arrivés par Stralsund et Copenhague. De Malmœ, la voie ferrée se prolonge directement vers Stockholm, pour de là gagner les régions arctiques de Lulea et Gellivare, où, pendant deux mois de l'année, les touristes peuvent contempler, au-dessus de l'horizon, la double auréole du soleil de minuit. Voici, plus loin, le bateau-phare de Falsterbro, Kalskrona, puis Kalmar, en face des rives basses de l'île d'Œland.

Sur le pont du *Chanzy*, les impressions s'échangent, joyeuses et bruyantes. Toute inquiétude est bannie sur les hasards de la traversée de la Baltique, dont l'étrave du paquebot fend à toute vapeur les flots étales. Le baromètre


BIBL STE GENEVIEVE

de l'ami William est au beau fixe et les perruches du maître d'équipage s'agitent et bavardent sans arrêter. Pour la première fois depuis le départ, les places sont toutes garnies au dîner : personne ne manque à l'appel et n'a gardé rigueur au mal de mer. La gaîté règne à toutes les tables, et la verve s'exerce avec débordement contre les soubresauts du Cattegat, un pauvre petit bras de mer, méchant comme quatre.

— Comme quatre? Vous voulez dire comme huit!



Promenade sur le Pont.

— Pourquoi cela?

— Dame! Cattegat, huit.

Le calembour a du succès. On le taxe à dix œre, au profit de la Société de sauvetage, payables dans le petit cochon-tirelire qu'un de nous a gagné la veille à une loterie de Tivoli. Incontinent, ledit cochon en terre cuite est baptisé Copenhague.

— Pourquoi Copenhague? demande une dame.

— Mon Dieu, madame, parce qu'il est naturel qu'un cochon porte le nom d'un port.

Et Copenhague reçoit dans ses flancs sonores une nouvelle amende de dix œre.

— Dix œre! s'exclame le coupable impénitent. Et le soleil n'est pas encore couché!

Le fait est qu'il est dix heures et que nous apercevons encore, dans le lointain, les derniers contours de l'île d'Œland.

18 mai. — Grâce à la nuit délicieusement reposante que la Baltique a bien voulu nous réserver, le réveil n'a lieu que vers huit heures et demie. Nous avons, d'ailleurs, encore cinq ou six heures de navigation avant d'arriver à l'une des entrées qui mènent à Stockholm. Vers onze heures, nous passons en vue d'un phare qui indique la passe du sud. Le pavillon qui demande un pilote flotte au haut du mât de misaine, mais aucune réponse ne nous fait savoir que le signal a été aperçu. Nous en sommes quittes pour aller chercher la seconde passe devant laquelle, vers une heure, nous rencontrons enfin le guide indispensable qui doit nous conduire à travers le labyrinthe maritime



STOCKHOLM

au fond duquel Stockholm est abrité. La Baltique est, en effet, couverte à cet endroit d'un vaste archipel de 1200 îles ou îlots boisés d'arbres, où les habitants de la capitale suédoise ont fait bâtir des résidences d'été, et à l'entour desquelles ils s'adonnent passionnément à la chasse aux oiseaux de mer et à la navigation de plaisance. Il est impossible d'avancer autrement que pas à pas à travers les ondulations capricieuses de la mer qui font de ces îlots autant d'écueils. Enfin, après deux heures de marche lente, à grand renfort de coups de sifflet assourdissants, répercutés indéfiniment par l'écho, le *Chanzy* s'avance tranquillement sur les eaux salées du lac Saltjœ, au bord duquel s'étend la Venise du Nord.



Pilote suédois des passes de Stockholm

Le coup d'œil d'ensemble que permet l'entrée en pleine ville est saisissant. Bâtie en hémicycle, à cheval sur le lac Mœlar et le lac Saltjœ, dont les eaux confondues se jettent dans la Baltique, Stockholm, avec ses ascenseurs publics colossaux, ses maisons luxueuses, ses vastes palais carrés et les hardis clochers de ses églises, se présente comme une des cités les plus pittoresques de l'Europe. D'innombrables et rapides chaloupes à vapeur rejoignent entre eux ses quartiers et ses faubourgs. Des bateaux de plus fortes dimensions, installés selon les règles les mieux comprises du confort moderne, font le service des environs. Tout un peuple froid et calme, de haute taille et de large carrure, se meut sans bruit dans ses rues actives et ses splendides boulevards dont le panorama, vu du belvédère de Skansen, laisse dans la mémoire une inoubliable sensation de fraîcheur et d'éclat.

Il est quatre heures lorsque nous descendons à terre. Malgré l'heure avancée nous tenons à visiter un coin de

cette ville dont, par l'apparence, nous préjugeons facilement les beautés. Dans la disposition d'esprit où nous sommes, tout nous semble admirable, à commencer par les fiacres bien tenus, conduits par des cochers polis et propres, habillés dans un uniforme noir aux boutons de métal et coiffés d'une casquette russe à galon d'argent. Les policemen — dont le casque à pointe a seulement le tort de ressembler à la coiffure prussienne — debout au milieu de la chaussée et choisis parmi les plus beaux hommes, nous paraissent aimables et complaisants. Enfin, refroidis par les visages osseux et tristes des femmes de Norvège, nous trouvons que toutes les Suédoises sont jolies et ressemblent à la Nillson.

Les monuments sont vite vus et nous laissent assez indifférents. Nous n'excepterons pas du nombre l'immense palais du roi Oscar (*Kong Slottet*), assis lourdement au bord de l'eau où — soit dit sans lèse-majesté — nous n'avons trouvé de remarquables que les tapisseries des Gobelins et les porcelaines de Sèvres, vraisemblablement importées dans le pays à la suite de Bernadotte.

La réputation du restaurant Hasselbacken, situé dans le Djürgarden, nous engage à aller y prendre notre repas du soir. C'est, à ce qu'affirme Bœdeker, le rendez-vous de la haute société de Stockholm, et la cuisine y est de premier choix.

Nous versons nos dix œre (quinze centimes) par personne dans la caisse vitrée de la chaloupe à vapeur du Djürgarden — car, en ce pays, les conducteurs des tramways, aussi bien que les receveurs des bateaux-mouches, ne s'attardent pas à rendre la monnaie, qu'on doit faire à des kiosques spéciaux, avant le départ — et, cinq minutes après, nous nous installons confortablement à la terrasse du restaurant à la mode, en face de l'orchestre militaire qui joue sans interruption pendant le dîner, à côté d'académiciens suédois très occupés à porter des toasts et à se faire des révérences, en vidant force petits verres de kummel et de brandevin. Incontestablement, Bœdeker a raison : la cuisine du restaurant est excellente, mais elle ressemble à s'y tromper à celle du Café de Paris. Il y a là une revanche à prendre pour ceux qui veulent avoir le goût relevé de la cuisine indigène.

19 mai. — Le temps s'est considérablement refroidi depuis notre arrivée en Suède, et c'est le parapluie en main et protégés par d'épais paletots que nous allons faire notre tour en ville accoutumé, pour juger du pays sur l'aspect de ses rues et de ses magasins. Comme bien on pense, notre première visite est pour les boutiques de la

coutellerie célèbre d'Elskilstuna, où nous faisons une ample provision de couteaux, de ciseaux et de rasoirs. Les fourrures nous tentent aussi, surtout par cette température humide et froide ; mais les prix exorbitants qu'on en demande nous donnent la certitude que nous en trouverions d'aussi belles, à meilleur compte, chez Grunwaldt ou chez Revillon. Nous nous rabattons alors sur les broderies et les fanfreluches nationales des paysannes de Dalekarlie, avec le tablier de laine bariolé de rouge et de vert et le petit bonnet conique en drap noir aux rubans flottants, posé crânement sur la nuque. Quelle ressource pour les bals costumés de cet hiver! Chargés de paquets et battus par la pluie, nous errons quelque temps, au gré de notre fantaisie, dans les grandes et curieuses artères de Regeringsgattan et de Drottningatan qui aboutissent à la place de Gustave-Adolphe et au pont de Norrbro, véritable Pont au change.



L'Hôtel des Télégraphes et des Téléphones.

Nos prétentions d'observateurs et de philosophes à grande vitesse ne sont certes pas de nature à troubler Paul Bourget dans ses psychologies académiques. Nous notons cependant avec orgueil que Stockholm est une ville belle et riche, qu'on parle français dans la plupart des magas ins, et que les vélocipèdes portent tous un numéro d'ordre pendu derrière la selle. La gigantesque tour des téléphones, où s'accrochent et s'entre-croisent d'épais réseaux de fils électriques, provoque aussi nos réflexions et nous donne à penser que les Stockholmiens jouissent sous ce rapport d'une organisation très supérieure à celle des Parisiens. En tous cas nous sommes en mesure d'affirmer qu'on peut attendre de cet instrument — très bon marché en Suède comme en Norvège — les plus précieux services. C'est ainsi que l'un d'entre nous, ayant une montre à réparer, se décida à entrer chez un horloger de Vasagatan

ne parlant pas français et incapable de comprendre par gestes l'opération délicate qu'on réclamait de son expérience. Après une courte pantomime, l'horloger n'hésita pas : il alla droit à son téléphone, demanda au bureau central l'interprète qui y est établi en permanence, et passa l'appareil au visiteur étranger, tandis qu'il mettait à son oreille l'un des deux récepteurs. Notre compatriote expliqua par fil à l'interprète ce qu'il désirait : par fil, l'interprète traduisit en suédois à l'horloger les demandes du client et transmit en français au client les réponses de l'horloger. En cinq minutes, la commande était prise et le prix débattu. Allez donc réclamer pareille complaisance des demoiselles de la rue Gutenberg et étonnez-vous, après cela, qu'à Stockholm, comme à Christiania, un habitant sur trois ait le téléphone, tandis qu'à Paris la proportion des abonnés atteint à peine un pour cent !



Le Palais de Drottningholm sur le Lac Mœlar.

Pendant ces digressions philosophico-sociales, la pluie, comme dit Montépin, tombait toujours. A la fin, nous trouvons qu'il est temps de rentrer à bord pour changer de vêtements et se lester l'estomac en vue de l'excursion projetée au palais de Drottningholm. Une bise froide et cinglante coupe désagréablement le nez et les oreilles, quand nous embarquons l'après-midi sur le bateau qui fait, par le lac Mœlar, le service de la résidence d'été de la famille royale. Les guides la comparent avec une exagération bouffonne à notre palais de Versailles : il convient d'en rabattre singulièrement. Certes, la situation du Drottningholm est pleine de charme, et le trajet, à travers les îles verdoyantes et sur les flots azurés du lac Mœlar, vaut, à lui seul, le déplacement. Mais que dire de l'état de délabrement dans lequel on nous montre les installations intérieures du château, où quelques Gobelins et

quelques Sèvres font encore merveille, mais dont les appartements royaux du rez-de-chaussée dénoncent une économie déplorable ou bien l'insuffisance notoire des crédits de la liste civile ! Nous signalons le cas sans hésiter à la Commission suédoise des monuments historiques, si elle existe, et si tant est qu'elle puisse s'émouvoir plus vite que la nôtre, occupée, depuis vingt-six ans, à chercher le meilleur emploi des ruines de la Cour des Comptes.



Costume Dalekarlien.

Le retour à Stockholm est empreint de désillusion et rendu maussade par le froid. Il ne faut rien moins qu'un bon dîner à Hasselbacken pour retrouver un peu de chaleur et d'entrain. Ici encore, en notre honneur, l'orchestre militaire joue *la Marseillaise,* et les bravos que nous lui distribuons achèvent de nous réchauffer complètement. A deux pas de là, les cafés-concerts de Tivoli — pâle copie du Tivoli de Copenhague — battent leur plein. Nous choisissons, parmi les établissements où s'engouffre la foule, le *Krystal Salongen,* énorme salle, dont la moitié seulement est couverte et vitrée, et dont l'autre moitié est en plein air. On y donne chaque soir des représentations dans le genre des Folies-Bergère, et nous arrivons juste à point pour admirer cinq pseudo-sœurs Barrison, chantant sans goût et sans voix, mais curieusement chatoyantes, dans des toilettes semées de lampes électriques multicolores. Le programme porte ensuite l'ouverture de *Fra Diavols* (*sic*), des exercices variés par deux équilibristes comme on en voit tant, une *International-soubrette* qui vient chanter en suédois une valse quelconque, la *Marche lorraine* de Ganne — que décidément nous retrouvons partout — enfin, une chanteuse au prénom allemand et au nom de famille américain, que l'on nous présente comme chanteuse française « genre Yvette Guilbert ». Pour le coup, nous nous enveloppons chaudement les pieds dans les couvertures que distribue chaque établissement aux consommateurs frileux, nous avalons un verre de *caloric-punsch* — boisson fade et sirupeuse, très recherchée dans le pays — et nous attendons orgueilleusement une nouvelle manifestation gallophile. Cette fois, la femme est petite et porte une robe à traîne. Elle est plutôt jolie et sa voix est juste. Mais nous cherchons vainement le « genre Yvette Guilbert » dans la *Valse des*

Cent-Vierges, les *Stances* de Fléchier et la vieille romance de nos grands'mères : *Oiseaux légers, messagers des zéphyrs,* que la chanteuse « française » psalmodie sur un ton traînard et larmoyant. L'ovation est timide du côté du public du *Chanzy*. Elle est absolument nulle du côté des Suédois, figés sur leurs fauteuils, devant leurs verres de *caloric,* comme autant d'icebergs. Nous en sommes pour nos frais d'émotion patriotique.



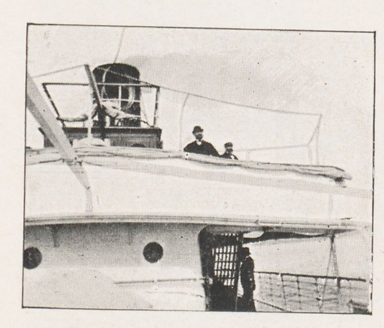
La Relève des Baleinières.

A dix heures et demie, tous les établissements du Djürgarden doivent être fermés pour ne pas faire concurrence aux cafés de la ville. Nous rentrons en grelottant, le nez enfoui dans nos fourrures, et moins confiants qu'à Copenhague dans l'efficacité des chanteuses pour exciter les sympathies des peuples du Nord.

20 mai. — Le départ de Stockholm ne devant avoir lieu qu'à quatre heures, nous avons le loisir de faire un dernier tour en ville et d'aller visiter l'église de Riddarholm, qui est le Panthéon suédois. Depuis le commencement du siècle le service divin n'y est célébré que pour les inhumations royales. Ses cryptes sont remplies des cénotaphes et des sarcophages des rois et des reines de Suède et des princes de la maison de Vasa, depuis le roi Magnus, mort en 1320. Les murailles sont tapissées de drapeaux pris à l'ennemi du temps de Gustave-Adolphe et sont couvertes de fresques qui reproduisent les armoiries des chevaliers de l'ordre des Séraphins, au fur et à mesure de leur décès. Nous y remarquons les blasons de Drouyn de Lhuys, de Napoléon III, du maréchal de Mac-Mahon, du maréchal Canrobert, et l'écusson bourgeoisement nu du président Grévy. Puis l'envie nous prend d'aller déjeuner à la mode du pays dans l'un des restaurants, situés en contre-bas de la chaussée, qui font face au Palais des Nobles. Là, pas d'interprète, pas de cuisine française : le service est vraiment à la suédoise, avec les dix-

huit hors-d'œuvre traditionnels, — le compte est sûr, — anchois, homard, concombres, caviar, museau de bœuf, filets de hareng, saucisson, sardines, etc., etc., le tout arrosé de *pomeran brandevin,* ingurgité — comme le « calvados » normand — pour activer la digestion et aiguiser l'appétit.

Ce déjeuner aux épices et aux alcools nous a cuirassés contre la température qui continue à se ressentir des hautes latitudes où nous nous tenons. Lorsque nous démarrons du port, à quatre heures, un vent glacé souffle sur le pont et nous accompagne, mêlé d'averses pénétrantes, à travers les détroits de l'archipel stockholmien. Nous passons vers six heures devant les batteries imposantes qui couronnent l'île de Vaxholm, éclairant toujours notre marche prudente à travers les îlots perpendiculaires de longs et formidables coups de sifflet. A sept heures, le pilote nous quitte à Sandham, hors des passes, et nous prenons la route en plein est, droit sur le golfe de Finlande.



Une Passe difficile.

21 mai. — La brume nous a surpris hier soir, à la nuit tombante, à la hauteur des îles d'Aaland, et la sirène a fait entendre ses appels sinistres et répétés jusqu'à trois heures et demie du matin. C'est dire que nous avons mal dormi. Mais, avec le lever du soleil, qui nous revient après quarante-huit heures d'éclipse, nous retrouvons le jour radieux et la chaleur : il n'est tel que cela pour apprécier les agréments du voyage, par terre ou par eau.

Depuis six heures nous longeons les côtes plates de la Finlande : à huit heures nous arrivons en vue d'Helsingfors, capitale du grand-duché, que sa situation inexpugnable, au fond d'une rade protégée par l'étranglement insolite de son entrée et par les forteresses russes qui bloquent les passes, a fait surnommer le Gibraltar du Nord. A neuf heures, nous mouillons non loin du quai principal, au cœur même de cette ville avenante de cent mille âmes, dominée au centre par la cathédrale luthérienne suédoise et à droite par les toits tout blancs de l'église russe orthodoxe, pareille à un gigantesque gâteau à la crème. Cette coexistence des éléments russes et suédois dans l'organisation et la vie finlandaises est une des choses qui frappent l'observateur en débarquant à Helsingfors. Aussi bien, on le met vite au courant du fantôme d'autonomie libérale dont jouit, en Russie, le grand-duché. Et d'abord, le tsar n'est

que grand-duc de Finlande et s'honore de respecter la constitution du pays, bien qu'il ait nommé un Russe intransigeant gouverneur de la province. Les Finlandais ont une langue à eux, — le finnois, — une monnaie à eux, une armée à eux, qui est de 11 000 hommes sur le pied de paix. Pourtant, il existe — notamment dans les citadelles — quelques troupes russes d'occupation. Mais la sympathie des habitants ne se trompe pas à la couleur du collet de l'uniforme, rouge chez les Russes et bleu chez les Finlandais. Il n'est pas jusqu'aux cochers qui ne trahissent la dualité de leurs sentiments. Sales et hirsutes comme leurs collègues russes, coiffés d'un chapeau de soie crasseux aux ailes étriquées et au tube écrasé débordant, enveloppés d'une épaisse jupe noire doublée de crin pour rendre à la fois respectables et disgracieuses leurs rotondités postérieures, les *izvotschiks* finlandais ressemblent, comme un pou à un autre, aux automédons de Saint-Pétersbourg. La plupart d'entre eux, cependant, parlent finnois et suédois pour les besoins de leur clientèle. C'est à l'un d'eux que nous nous adressons — par l'intermédiaire, bien entendu, d'un interprète — pour nous conduire dans la ville et nous montrer les monuments. Le tour est vite fait à travers le grand boulevard du port et les quatre ou cinq rues principales qui lui sont perpendiculaires et que bordent de riches habitations en pierres de taille, à cinq et six étages, mais sans cachet particulier. D'autre part, l'église russe, pas plus que l'église luthérienne n'offrent l'attrait, de plus en plus rare, de la couleur locale. La seule chose qui retient notre attention — en dehors de l'observatoire établi loin de la ville, au bout du port — est un vaste et merveilleux établissement de bains, en jaspe et en marbre, où sont concentrées les ressources de l'hydrothérapie la plus raffinée et où des masseuses



HELSINGFORS. — Le Port et la Ville.

diplomées, l'air grave et bras nus, exercent leur sacerdoce au profit des deux sexes. Inutile d'ajouter que, comme en Norvège et en Suède, la bicyclette triomphe dans les rues d'Helsingfors et que le téléphone y est également très répandu : l'abonnement coûte, à ce qu'on nous assure, le prix dérisoire de 40 marks (40 francs) par an.

Deux heures suffisent donc pour faire le tour des beautés de la capitale finlandaise. La promenade se termine généralement au café-rotonde du *Kapellet,* qui se trouve au milieu du grand boulevard maritime, promenade favorite des habitants. Nous nous y installons pour prendre un copieux verre de bière et entendre quelques morceaux de l'excellente musique finlandaise qui joue dans le kiosque de l'établissement. A peine sommes-nous assis que l'orchestre entonne les premières mesures de l'hymne russe, dont nous accompagnons avec vigueur les accords solennels et religieux. Puis un silence se fait, les musiciens se lèvent et se découvrent et jouent avec une verve musicale impressionnante les stances enflammées de *la Marseillaise.* Cette fois, nous pouvons l'avouer sans honte, les accents de l'hymne national nous vont au cœur et nous applaudissons avec frénésie. Nous n'ignorons pas, d'ailleurs, que notre *Marseillaise* est depuis huit jours seulement interdite en Finlande et que le propriétaire du Kapellet a dû verser une somme de deux cents marks aux pauvres de la ville pour obtenir du maître de police l'autorisation de la faire jouer exceptionnellement, en l'honneur des passagers du *Général-Chanzy.* Partout, du reste, à des signes différents, nous notons la cordialité de l'accueil qui nous est fait, et notre dépit est réel quand nous apprenons que les habitants d'Helsingfors nous avaient réservé, pour le soir, une réception officielle, avec bal et illuminations, à laquelle il nous sera impossible d'assister.

L'heure du départ est irrévocablement fixée et le commandant ne se soucie pas de franchir par une nuit sans lune l'étroit goulet d'Helsingfors. Nous remontons à bord, vers six heures, accompagnés par le consul de France et deux aimables négociants de Marseille et de Bordeaux, venus le matin à notre rencontre, et qui nous ont gracieusement pilotés pendant toute la journée. A six heures et demie, les adieux s'échangent, les baleinières sont accrochées à leurs potences, l'ancre est relevée, le sifflet gronde, étouffé dans des jets de vapeur, l'hélice fait écumer le flot à l'arrière, et le *Chanzy* s'ébranle lentement. Demain nous trouvera dans la Sainte Russie.

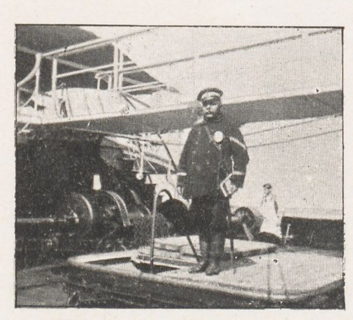
V

LA RUSSIE ET LES FÊTES DU COURONNEMENT

Cronstadt. — Saint-Pétersbourg. — La Ville et les Monuments. — Départ pour Moscou. — La Ville Sainte. Les cérémonies du Sacre. — Retour à Pétersbourg. — De Cronstadt à Visby.

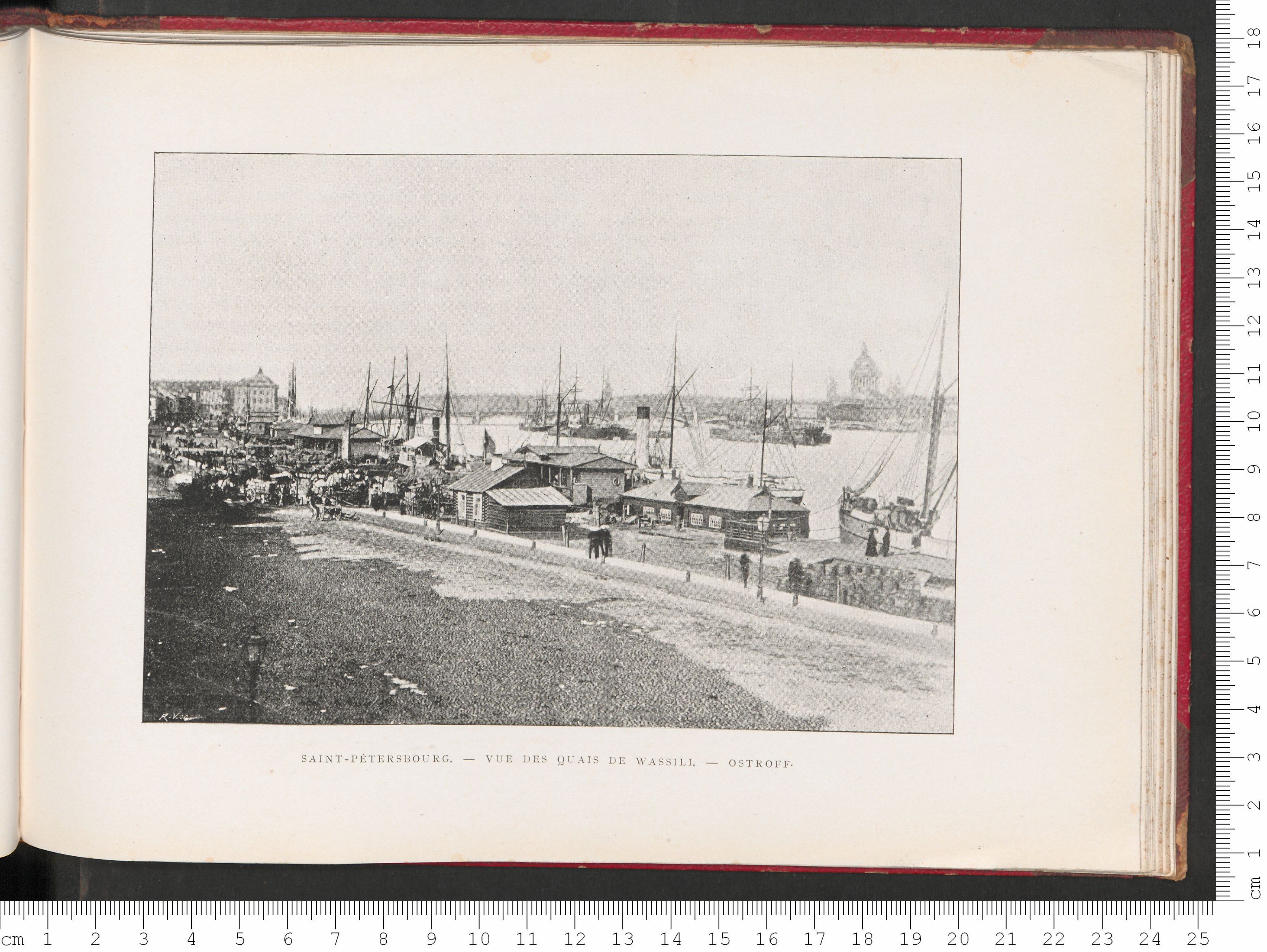
22 mai. — La traversée du golfe de Finlande s'est effectuée dans le calme le plus parfait, et un soleil magnifique salue notre entrée à cinq heures et demie du matin dans les eaux de Cronstadt. Tout le monde est sur le pont, ravi d'aise, et curieux de voir se renouveler en petit les manifestations qui se produisirent en des temps mémorables, lors de l'arrivée de l'escadre de l'amiral Gervais. Le cadre se prête, d'ailleurs, à ces sortes de triomphes, et le cœur nous bat presque lorsque nous dépassons les murs massifs de la citadelle en pierre grise, bâtie sur le môle jeté en travers du port pour en défendre l'entrée. La rade est grande. A gauche, derrière la ligne des quais, la petite ville de Cronstadt, hérissée de casernes, de laboratoires et d'arsenaux, est obscurcie par d'immenses cheminées d'usines, des mâts de navires et d'épaisses volutes de fumée noire qui sortent des entrailles de cuirassés sous pression. A droite, se déroule le panorama ensoleillé des côtes verdoyantes de la Néva, où les riches familles pétersbourgeoises viennent se reposer, l'été, dans leurs *datches* (maisons de campagne) à l'ombre des palais impériaux. Voici Oranienbaum avec ses bancs de sable infranchissables; plus loin, Péterhof, avec ses dômes étincelants. Devant nous, au milieu de la baie, des croiseurs anglais, russes et américains, pavoisés en l'honneur des fêtes du

couronnement, dorment à l'ancre. Nous avançons avec prudence au milieu de ces formidables masses flottantes, prêts à échanger les hourrahs de l'alliance de toute la force de nos poumons. Mais aucun signe de la vie extérieure ne se manifeste dans la rade encore endormie. Une chaloupe à vapeur, chargée d'officiers et de marins russes, passe à côté de nous sans que ni les uns ni les autres songent à nous souhaiter la bienvenue dans ce pays ami. Sans doute, à cause du grand matin, la réception manque d'enthousiasme. Pourtant une barque vient à notre rencontre : un émissaire s'en détache pour nous inviter à stopper et nous prévenir que la douane n'étant pas ouverte avant huit heures, il nous faudra attendre jusqu'à ce moment pour recevoir sa visite et celle de l'officier de police qui visera les passeports. Décidément, nous mettons plus d'empressement dans nos accueils, quand les bâtiments de la nation sœur débarquent à Cherbourg, à Brest ou à Toulon. La déception s'accentue et devient générale lorsque, à huit heures précises, monte à bord l'officier de gendarmerie de forteresse qui vient constater si parmi nous ne s'est glissé aucun malfaiteur signalé par les bureaux de la troisième division. L'air rogue, la figure encadrée d'une paire de favoris longs et secs, la cigarette aux lèvres, un doigt porté de mauvaise humeur à la visière de sa casquette en manière de salutation, il s'installe, sans plus de façons, dans le salon des secondes, et réclame les passeports individuels des passagers et le rôle de l'équipage, matelots, chauffeurs et femmes de chambre. Pendant trois heures d'horloge, chacun de nos papiers est pointé, vérifié, épluché et visé par les scribes du gendarme, tandis que nerveusement, minutieusement, le gendarme lui-même feuillette le registre de police et compare les noms. Heureusement aucune homonymie n'existe parmi nous avec les révolutionnaires déclarés suspects. La proie est manquée, et la mauvaise humeur du gendarme est visible.



Douanier russe.

Enfin, à onze heures, nous sommes libres, après que nos bagages de touristes, visités sommairement par le plus aimable et le plus parisien des officiers de douane, nous ont été rendus. Nous mettons le cap sur Saint-Pétersbourg et nous entrons dans le canal maritime creusé à grands frais dans le lit mouvant et sale de la Néva. A midi et demi, nous passons devant les chantiers de construction de la Société de la Baltique, d'où sortent les grands croiseurs à



SAINT-PÉTERSBOURG. — VUE DES QUAIS DE WASSILI. — OSTROFF.

tourelles de la marine russe, et, dix minutes plus tard, nous mouillons dans la Néva, en aval du pont Nicolaevsky, à côté des grands yachts à vapeur anglais qui ont amené les ambassadeurs extraordinaires de Sa Majesté Britannique.



La Néva à Saint-Pétersbourg.

Nous devons à la vérité de constater que notre arrivée dans la capitale de toutes les Russies passe à peu près inaperçue, non pas toutefois des vigoureux bateliers de la Néva qui entourent de tous côtés le *Chanzy* de leurs pirogues étroites, aux rames courtes et épaisses. Nous montons avec une certaine appréhension dans l'une d'entre elles et, poussés par le courant violent du fleuve, nous abordons sur le ponton de l'École des cadets de marine (*Morskoï Kadietskii Corpous*). Nos pieds foulent pour la première fois le sol de la Sainte Russie et nous regardons curieusement autour de nous l'aspect général de la ville et des habitants. L'aspect n'est pas celui que nous attendons : les maisons qui bordent la Néva sont grandes et banales ; les ponts qui relient les rives sont ceux que nous traversons journellement entre Suresnes et Charenton ; le dôme de Saint-Isaac, qui dresse devant nous sa coupole dorée, ressemble assez exactement au dôme des Invalides. En somme, Pétersbourg nous donne la sensation d'une vaste cité cosmopolite et monotone, bâtie sur le plan des villes européennes, sans détail pittoresque et sans relief particulier. Trois choses nous frappent cependant par leur couleur locale : le pavé, les cochers et les enseignes. Fait d'une agglomération de petits galets ovales, fichés dans le sol la



Batelier de la Néva.

pointe à l'air, le pavé de Saint-Pétersbourg — que nous retrouverons à Moscou et qui est le seul usité dans les villes russes, sous prétexte qu'il est le seul capable de résister convenablement au dégel — nous imprime la conviction, dès les premiers pas, qu'on ne saurait trouver mieux pour déformer les chaussures et torturer les pieds. Les cochers (*izvotschiks*), dont nous avons rencontré le premier spécimen à Helsingfors, sont remarquables surtout par la saleté de leur voiture et par leur accoutrement bizarre. Coiffés de leur petit chapeau-tromblon en poil de lapin rougi par la pluie et l'usure des siècles, enjuponnés dans une houppelande longue et rembourrée dans le dos, serrée à la taille par une ceinture en ficelle rouge, les cheveux plats coupés droit dans le cou, à la manière des ignorantins, la barbe inculte et drue, ils vous harcèlent jusqu'à l'énervement de leurs offres obséquieuses. Malheur, par exemple, à l'étranger qui n'aura pas eu la précaution de débattre son prix avant de monter dans la droschki crasseuse. Il lui faudra subir, à l'arrivée, les invectives du conducteur devenu impertinent, à moins qu'il n'emploie le moyen recommandé de payer le pourboire en coups de canne. Il perdrait certainement son temps à vouloir lui répondre dans la langue du pays. Car elle paraît fort peu commode à comprendre, cette langue russe aux caractères biscornus, semés de R à l'envers et de T la tête en bas, dont les majuscules hiéroglyphiques se dressent, pour notre confusion, sur les plaques des rues et sur les enseignes. En vain cherchons-nous à déchiffrer quelques lettres qui semblent empruntées à l'alphabet grec. Peine inutile ; nous nous noyons lamentablement dans les *aïa*, les *tché*, les *iou*, les *chtcha* et les *signes durs*. N'insistons pas et reprenons le flegme et l'allure des Anglais en voyage, qui nous ont si bien réussi dans les autres capitales.



Le Ponton des Cadets de Marine.

Notre premier soin est de traverser le pont Nicolaevsky et de gagner les quais de la rive gauche de la Néva où sont les beaux quartiers et les principaux monuments. A la tête du pont est une petite chapelle où brûle la veilleuse consacrée et qui abrite les saintes icônes de la Vierge de Kazan. Successivement, en passant devant elle, les moujicks, tête nue, se prosternent et font sept fois le signe de croix. Partout, d'ailleurs, au coin d'une rue, sous une fenêtre, au cabaret, dans les salles d'attente des gares, dans l'encoignure des magasins, d'autres icônes sont exposées ;

et chaque fois, du plus loin qu'ils les aperçoivent, hommes et femmes se découvrent et se signent interminablement. On sent vaguement, chez ce peuple aux allures simples et au cerveau fermé, la résignation fataliste du serf antique dominé par la crainte du gendarme et l'amour du Bon Dieu. A ces deux sentiments se mêle, chez la plupart, l'affection pour le Tsar — pape et roi — que l'empereur actuel Nicolas II justifie pleinement, à ce qu'on nous assure, par son libéralisme, sa confiance et sa justice.



Le Monument de Nicolas Ier.

Le pont franchi, nous montons les degrés de l'imposante cathédrale de Saint-Isaac, dans laquelle des richesses inouïes sont accumulées à la gloire du Sauveur. Commencée sous le règne de Catherine en 1768 et achevée en 1858 sous Alexandre III par l'architecte d'origine française Montferrant, l'église a exigé l'emploi de 8000 tonnes de marbre et a coûté, dit-on, 25 millions de roubles, soit près de 75 millions de francs. Le portique de l'entrée est soutenu par des colonnes en granit rouge de Finlande, hautes de 56 pieds; les fûts des colonnes de l'intérieur sont incrustés de malachite et de lapis-lazuli : les murs sont décorés d'images de saints, exécutées en mosaïque d'une finesse merveilleuse. A l'entrée de toutes les chapelles brûlent des cierges et brillent des icônes d'or et d'argent, entourées de pierreries resplendissantes : dans le sanctuaire est conservée une réduction de la cathédrale, en or massif, d'un travail exquis, et du prix de un million de roubles. C'est un véritable éblouissement.

Moins luxueuse peut-être, mais très affectionnée des fidèles, la cathédrale de Notre-Dame de Kazan a sa façade placée du côté de la perspective Nevsky, le grand boulevard de Saint-Pétersbourg. C'est la copie, dans de moindres proportions, de la basilique de Saint-Pierre de Rome. Comme à Saint-Isaac, les jaspes et les marbres d'Olonets et de

Sibérie ont été employés avec profusion à l'ornementation de l'édifice. L'iconostase et les « Portes Royales » sont en argent massif, pris aux Français pendant la déroute de 1812. L'image fameuse de la Vierge miraculeuse de Kazan, transportée de Kazan à Moscou par Ivan le Terrible, et de là à Pétersbourg par Pierre le Grand, est ici l'objet de la vénération incessante du peuple russe. La garniture qui l'entoure, et sur laquelle s'accumulent les lèvres pieuses de milliers de moujicks, est estimée à 100 000 roubles. A la porte se tiennent les *prieuses,* corporation de dévotes coiffées d'une large toque carrée en feutre noir, qui, moyennant quelques kopecks, vont prier et baiser l'image de la Vierge en votre nom et à votre place, comme en Espagne, les pleureuses se chargent, pour quelques piécettes, de verser des larmes aux enterrements.



La Perspective Nevsky.

Les pérégrinations pédestres sur le pavé russe fatiguent rapidement les meilleurs marcheurs. Nous sommes harassés ; d'autant plus qu'un soleil ardent embrase la ville et nous fait suer sang et eau. Peut-être trouverons-nous, du moins, le long de la perspective Nevsky, un café où nous puissions étancher une soif intense? Recherches vaines : notre ignorance incurable de la langue russe nous condamne à renouveler les désespoirs navrants du radeau de la *Méduse*. Il faut, de toute nécessité, regagner, en soufflant et en traînant la jambe, le pont Nicolas où se trouve amarré notre *Chanzy*. Avec quelle joie nous retrouvons ce coin hospitalier de la terre française! Avec quelle reconnaissance nous piétinons sur le pont doux et uni du paquebot! Avec quelle volupté nous dégustons les boissons rafraîchissantes de ses caves!...

23 mai. — L'accablement que nous avons éprouvé la veille nous a, du moins, procuré le lourd et divin sommeil qu'aucun cauchemar n'est venu troubler. Nous nous levons paresseusement à neuf heures, alertes et reposés. A

dix heures nous sommes prêts à affronter de nouveau les pavés et les izvotschiks. Nous sommes d'ailleurs mieux qu'hier armés pour la lutte : les hasards de la rencontre nous ont mis en relations avec un jeune Russe parlant fort bien français, qui s'est rendu compte de notre embarras et s'est obligeamment offert à nous piloter dans Saint-Pétersbourg. Grâce à lui, nous trouvons à notre disposition pour la journée un confortable landau à deux chevaux, aux roues caoutchoutées, au cocher propre, dont notre cicerone a lui-même débattu le prix à l'avance, comme il convient. C'est parfait.

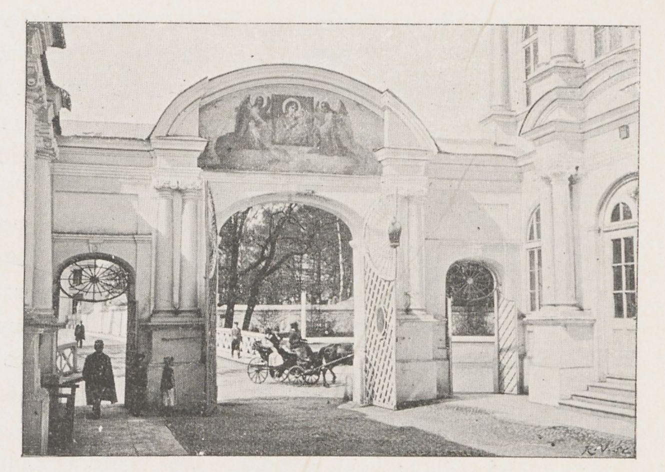
— Izvotschik ! un tour en ville et de là à l'Ermitage.

Et notre landau file silencieusement et sans secousse, au trot rapide de ses chevaux noirs. Nous passons successivement devant la colonne d'Alexandre Ier, énorme monolithe de granit rouge, de 25 mètres de haut, extrait des carrières de Finlande, — le palais de l'Amirauté, situé entre le jardin Alexandre et la Néva, — la statue équestre de Pierre le Grand, œuvre du sculpteur français Falconet, élevée par Catherine II à la mémoire du fondateur de la dynastie régnante. Puis nous débouchons dans la perspective Nevsky, longue de quatre kilomètres et large de quarante-deux mètres, dont la première section, celle de la place de l'Amirauté à la gare Nicolas, nous apparaît pleine de gaîté et de mouvement. L'impression s'est totalement transformée d'un jour à l'autre, grâce aux moelleux coussins de la calèche. Nous admirons, à l'aise aujourd'hui, les vastes magasins aux devantures bariolées, — au milieu desquelles nous découvrons avec surprise des enseignes françaises, — le Club de la Noblesse, le portique et la coupole de la cathédrale de Kazan, les immenses arcades du bazar de Gostinny Dvor, le monument de Catherine II qui représente la célèbre impératrice debout, vêtue du manteau impérial, tenant d'une main le sceptre et de l'autre une branche de laurier, le palais Anitchkoff, qu'habita le défunt empereur Alexandre III, à la suite de l'abominable attentat dont fut victime son frère Alexandre II. Comme pour achever de nous confondre, notre aimable guide nous fait lire de distance en distance le mot ТРАКТИР, qu'il faut prononcer « tractir » et qui n'est pas autre chose que notre mot français « traiteur ». Ainsi, il y avait des cafés, sur la Perspective, et où l'on pouvait boire de la bière (*pivo*) ou du thé (*tchaï*) servi dans les bouillants samovars ! Que ne l'avons-nous su plus tôt !

Nous voici au bout du grand boulevard pétersbourgeois, en face du monastère d'Alexandre Nevsky, dont l'enceinte renferme six églises, la maison du métropolite, les cellules des moines, l'Académie ecclésiastique, le

séminaire, un cimetière et un vaste jardin ; en un mot, toute une ville. Il faut remonter à présent et rejoindre, par la Fontanka, le musée de l'Ermitage, après avoir donné un coup d'œil à l'École des ingénieurs et au Champ de Mars.

Le musée — une des merveilles de Saint-Pétersbourg — donne d'un côté sur la Néva et de l'autre sur la Millionnaïa, autrement dite rue des Millionnaires. Le nom est bien choisi, car, en dehors des riches hôtels qui s'y trouvent, et qu'habitent les boïards, c'est par millions que les richesses s'entassent dans les salles magnifiques de l'Ermitage. Il faudrait assurément un gros volume pour en donner le catalogue complet, et notre intention n'est pas ici de faire concurrence aux guides pour signaler en détail toutes ses beautés. Il nous suffira de conseiller aux amateurs de belles choses d'aller souvent rendre visite aux collections de tableaux et de monnaies qui sont exposées au premier étage et de consacrer de longues heures à l'examen des sculptures anciennes, vases, bronzes, objets en or et en argent, dessins et gravures sur cuivre qui sont contenus dans les salles du rez-de-chaussée : ils sont sûrs de n'y pas perdre leur temps. Toutes les écoles de l'Europe figurent dans les collections de peintures du premier étage : l'école française y est fort honorablement représentée par plus de trois cents toiles, dont plusieurs tableaux du Poussin, de Lesueur, de Vanloo, de Boucher, de Greuze et de Fragonard. En bas, la salle des présents faits aux tsars par leurs vassaux de toutes les Russies mérite une mention à part. Elle renferme d'incomparables trésors, notamment les armes damasquinées, les harnachements de parade enrichis de diamants, de rubis et d'émeraudes, les sabres aux poignées étincelantes et aux fourreaux semés de pierres précieuses, cadeaux faits à Nicolas Ier, à Alexandre III et à l'empereur actuel Nicolas II, par le khan de



Entrée du Monastère d'Alexandre Nevsky.

Khiva, l'émir de Bokhara, le Sultan et autres souverains asiatiques. C'est bien — comme l'observe un de nos spirituels compagnons de route — la Millionnaïa annoncée à l'extérieur.

Nous nous arrachons avec peine à la vue de ces splendeurs pour aller dîner et faire un bout de toilette, en vue de l'excursion aux Iles que nous projetons pour la soirée.

Les Iles, qui constituent un des attraits mondains de la résidence pétersbourgeoise, sont formées par les différents bras de la grande et de la petite Néva. Elles sont parsemées de jardins et de villas, de restaurants de nuit et de concerts à la française. L'endroit aristocratique est l'ile Jélagin, où se trouve le rond-point de Strelka. C'est là que, par les belles soirées du printemps et de l'été, les riches équipages se donnent rendez-vous pour jouir de la vue du golfe et admirer le coucher du soleil. C'est aussi là que nous nous rendons vers onze heures et que nous éprouvons la surprise de voir, à cette heure tardive, l'astre du jour disparaître derrière l'horizon. A minuit, de nombreuses voitures, likatsches, landaus et troïkas, sillonnent les allées perdues dans la pénombre ou bien s'engouffrent dans les concerts de Krestovski et de l'Aquarium. Lorsque, vers une heure du matin, nous sortons de ce dernier établissement, en tout semblable à l'Horloge ou à l'Alcazar des Champs-Élysées, les bandes joyeuses continuent à affluer. Les tramways sont pleins; pleins aussi les bateaux à vapeur qui font la navette entre les rives du fleuve. C'est vraiment la vie qui commence, vie d'insouciance et de plaisir. Malheureusement nous ne sommes pas rompus à cette existence de noctambules et nous sentons le besoin de rentrer bourgeoisement au logis. Une nouvelle surprise nous attend au moment du retour. Le soleil qui vient à peine de se coucher, se lève déjà sur les Iles, et quand nous mettons le pied, à une heure et demie du matin, sur le pont du *Chanzy*, le ciel est irradié des douces clartés de l'aurore.

24 mai. — Les cloches des églises, qui sonnent à toute volée les fêtes de la Pentecôte, nous forcent au réveil vers neuf heures et demie. Les moujicks, l'air grave et recueilli, portant à la main des branches de bouleau, en guise de palmes, se rendent aux offices en file compacte, et lorsque nous arrivons à la cathédrale de Saint-Isaac, l'immense nef est remplie de fidèles empilés. Nous nous glissons péniblement jusqu'aux bas-côtés pour tâcher d'apercevoir la cérémonie religieuse. Par-dessus les épaules de nos voisins nous distinguons la tiare éclatante du pope orthodoxe, sa barbe blanche et ses longs cheveux d'apôtre. Mais l'odeur insupportable de suif et de cuir gras

qui se dégage de la foule nous prend à la gorge et nous force bientôt à sortir. Cette odeur caractéristique qui est — nous aimons à le croire — l'odeur des seuls jours de fête, nous la retrouverons à Moscou, avec les pavés en galets ; elle est de celles qu'on aime peu, mais qu'on n'oublie pas.

Munis d'une permission spéciale qui nous a été délivrée sans délai, nous pouvons après déjeuner visiter le Palais d'Hiver, situé à côté du Musée de l'Ermitage, et dont les salles des fêtes donnent sur la Néva. C'est un quadrilatère monumental, à quatre étages, au-dessus duquel s'élève une coupole dorée. L'aspect extérieur, d'une architecture assez ordinaire, ne permet pas de soupçonner le luxe et le goût qui s'étalent à l'intérieur. C'est dans ce palais qu'habite, pendant la saison froide, la famille impériale de Russie ; mais, par un respect fort touchant, chaque appartement reste indéfiniment inoccupé lorsque le tsar qui l'habitait vient à mourir. Nous visitons ainsi les chambres et salons qu'occupèrent l'impératrice Alexandra Féodorovna et le regretté tsar Alexandre II, et où sont conservés, avec un soin pieux, les derniers objets que toucha le souverain, avant sa mort : vêtements, livres et papiers, et jusqu'à la cendre de sa cigarette. Puis nous parcourons les immenses salons de réception du palais, la chapelle, le jardin d'hiver, la galerie des feld-maréchaux de 1812, la salle dorée, la salle de Saint-Georges, — au milieu de laquelle se trouve le trône, et où chaque année, le 28 novembre et le 8 décembre, se donnent des fêtes solennelles en l'honneur de saint Georges, — la salle blanche, la plus belle pièce du palais, ornée de magnifiques statues de marbre, et dans laquelle les invités impériaux assistent aux cérémonies grandioses de la Pâque et du nouvel an. Enfin nous admirons les proportions grandioses de la salle de concert, aux murs de laquelle sont accrochés les centaines de plats symboliques, véritables chefs-d'œuvre d'orfè-

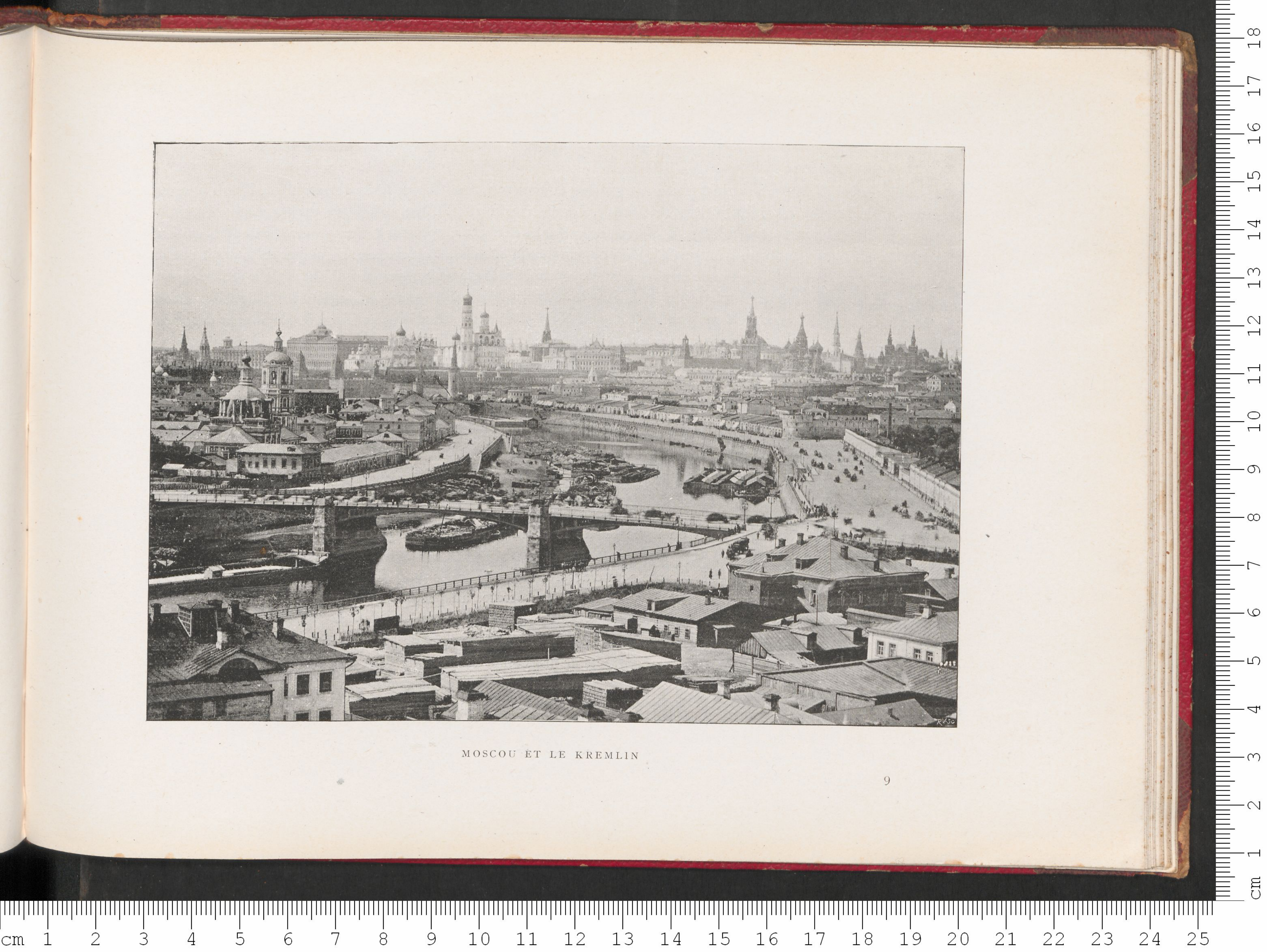


Le Palais d'Hiver à Saint-Pétersbourg.

vrerie, sur lesquels les municipalités et les corps d'État sont venus offrir à leurs souverains le pain et le sel. Notre seul regret est de ne pouvoir visiter dans une des salles du second étage les trésors de la Couronne, où sont gardés les diadèmes impériaux et le sceptre d'or massif, orné du fameux diamant Orlof, acheté 400 000 roubles par le prince du même nom pour en faire présent à Catherine II. Mais le temps nous presse pour achever nos préparatifs de départ à Moscou, qui doit avoir lieu le soir même.

A huit heures, en effet, après un dîner sommaire pris au buffet de la gare, au milieu d'une cohue agitée et bruyante d'officiers et de personnages officiels, appelés à figurer dans les fêtes du couronnement, nous nous embarquons dans l'express, à destination de la Ville Sainte.

25 mai. — Grâce à la puissante et amicale intervention d'un des hauts fonctionnaires du ministère des Voies et Communications, S. E. de Perl, nous avons pu accomplir, dans des conditions exceptionnelles d'aise et de confort le trajet de 700 kilomètres qui séparent Pétersbourg de Moscou. Notre amour-propre de Français n'a pas à souffrir de reconnaître que les wagons-lits du chemin de fer Nicolas sont spacieux, commodes et bien suspendus, que la voie — plus large que la nôtre — permet un roulement mieux assis et infiniment doux, qu'enfin le service des voitures, comme celui des gares, est fait avec une discrétion, un respect du voyageur, que les autres nations continentales pourraient imiter sans déchoir. Le hasard — qui souvent fait si bien les choses — nous a donné comme compagnons de voyage trois jeunes officiers parlant admirablement notre langue et que leur situation à la Cour met précisément à même de nous renseigner exactement sur le programme des Fêtes auxquelles nous allons assister. L'un d'entre eux, officier de marine distingué, est fils du célèbre général Gourko, gouverneur de Varsovie, et l'ami d'enfance de l'empereur Nicolas II, qu'il a accompagné — alors que ce dernier était encore tsarevitch — pendant son voyage autour du monde. Les deux autres — deux frères de seize et de dix-sept ans, gaillards à fière allure et aux exquises manières — appartiennent au corps d'élite des Pages de Sa Majesté. Dès les premiers mots échangés, nous sentons aux inflexions de la voix, à la gravité un peu emphatique des périodes, l'idée à la fois belle et profonde que les jeunes gens se font de leur patrie, la « Grande Russie ». Ils connaissent peu la France, bien qu'ils emploient et comprennent à merveille toutes les finesses de notre idiome ; mais on devine que pour eux — comme pour les grands-ducs — la France est le pays de l'inconstance et du plaisir. Faut-il l'avouer ? Nous éprouvons une certaine gêne à corriger



MOSCOU ET LE KREMLIN

cette erreur qui chiffonne un tantinet notre patriotisme, et nous préférons diriger la conversation sur les cérémonies du sacre ou sur les détails de la croisière du *Chanzy*. La digression est, d'ailleurs, facilitée par les visites intermittentes au buffet des gares, où des hussards rouges en costume éclatant absorbent à chaque arrêt des plats entiers de charcuterie, arrosés de fortes rasades de vodka ou eau-de-vie blanche. C'est un beau corps que celui des hussards rouges, le seul, paraît-il, où l'on puisse espérer devenir colonel en douze ou quatorze ans, si jusque-là le jeu ne vous a pas ruiné ou si la boisson ne vous a pas tué. Puis les cigarettes succèdent aux cigarettes, tandis que le chemin s'égrène dans la nuit. Nous en offrons aux Pages de Sa Majesté et nous sommes surpris que des Russes se dérobent et déclarent dédaigner le tabac, dans un pays où tout le monde fume passionnément

— Merci, nous répond gracieusement l'aîné, « notre jeunesse » ne fume pas.

Puisse-t- elle aussi ne pas boire, cette « jeunesse », et la génération des officiers qu'elle produira ne perdra rien sur les ancêtres !

Après quelques heures de sommeil sans cahot, nous nous retrouvons, au matin, dans le couloir du wagon-lit qui sert à la promenade. Et comme nous constatons la bonne assiette des wagons, en même temps que la régularité du profil de la ligne, l'un des Pages nous confirme cette histoire de l'établissement du chemin de fer de Pétersbourg à Moscou. Fatigué des sollicitations incessantes qu'il recevait de toutes parts pour que la locomotive passât dans les moindres villages de la steppe, le tsar Nicolas Ier manda un jour le chef du corps des ingénieurs, se fit apporter une carte, une règle et un crayon, et traça en ligne droite le chemin qu'il voulait qu'on adoptât pour établir la voie ferrée entre les deux villes.

— De la sorte, ajouta-t-il, tout le monde sera d'accord.

Et il fut ainsi fait, conformément à la volonté de l'autocrate, au prix de quelques millions de roubles de supplément.

Enfin, vers neuf heures, nous apercevons au loin la silhouette vague de la Cité Sainte et, à neuf heures et demie, nous débarquons en gare de Moscou, après avoir pris congé de nos aimables compagnons de route. Trouverons-nous à nous loger dans les hôtels où toutes les chambres sont, d'après ce qu'on nous a dit, retenues depuis des semaines, et où les repas coûtent des prix fous? *That is the question,* comme eût pensé Hamlet. Heureusement, cette fois

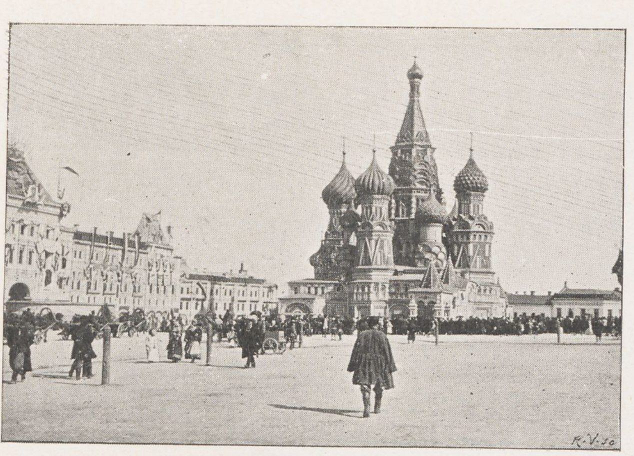
encore, le hasard, qui nous sert si complaisamment, vient à notre aide et nous fait profiter juste à point de chambres laissées vacantes le matin même à l'hôtel Billo par une caravane d'Américains, satisfaits d'avoir vu l'entrée du Tsar au Kremlin. Nous saisissons avec empressement, comme bien on pense, cette aubaine inattendue qui se présente dans des conditions relatives de bon marché. Et nous voilà partis à la *gostinnitza* (hôtel) dans un omnibus bas et sombre, à travers les vitres duquel nous distinguons, en nous recroquevillant, quelques maisons richement pavoisées et les pointes meurtrissantes du petit pavé en galets.



La Place Rouge à Moscou, la veille du Couronnement.

A peine arrivés, nous réparons à la hâte le désordre de nos toilettes et nous partons à la découverte, droit devant nous. Nous n'avons pas fait cent pas que le pittoresque extraordinaire de la ville en fête nous surprend et nous charme étrangement. De tous côtés, à droite, à gauche, devant, derrière, au-dessus des drapeaux blancs à la croix de Saint-André qui flottent à toutes les fenêtres, ce ne sont que clochetons bigarrés, dômes bleus et verdâtres, coupoles blanches semées d'étoiles d'or. Partout des temples, des cathédrales, des monastères, des icônes clinquantes qui flamboient dans la lumière des cierges et au pied desquelles la multitude se presse, agenouillée. Ainsi nous apparaît sous les rayons d'un soleil torride, enluminée dans ses atours pompeux de capitale asiatique, toute grouillante d'un peuple en liesse, la ville aux sept collines, à la triple enceinte, et aux quarante fois quarante églises. Dans les rues, aux balcons drapés de pourpre et d'hermine sont exposés, à chaque porte, les bustes en plâtre du souverain et de la souveraine. Des arcs de triomphe, décorés du haut en bas de lampions et de girandoles, se dressent à tous les carrefours, cependant que les moujicks, paisibles et muets dans leur joie respectueuse, longent les murs, en

groupes compacts, et admirent les préparatifs somptueux des illuminations, en grignotant éternellement des graines de tournesol. Le spectacle se prolonge de même sorte à travers toutes les rues et tous les boulevards où nous passons. Il se déploie dans toute sa splendeur et son originalité, quand nous arrivons dans le Kitaï Gorod, sur la Place Rouge, à la porte même du Kremlin. Ici, l'animation est à son comble : les trottoirs de l'immense place sont envahis par des bandes de pèlerins et de mendiants russes aux cheveux épais et à la longue barbe. Les pauvres hères sont coiffés de bonnets fourrés et vêtus de chemises d'indienne d'une propreté douteuse, sur laquelle ils ont endossé le *polouchoubok,* pelisse en peau de mouton, dont le poil rentré forme la chaude doublure. Leurs pieds sont chaussés de *alptis,* sorte d'espadrilles tressées avec des écorces de bouleau dont ils s'entourent également les jambes. Sur l'épaule pend un bissac avec des provisions de pain noir et de poisson fumé. Ils tiennent à la main un long bâton noueux et solide qui les a aidés à venir à pied du fond de leur province pour acclamer le Tsar couronné. Depuis le commencement des fêtes et jusqu'à leur fin, ils couchent et coucheront à la belle étoile sur ces trottoirs nus de la Place Rouge, étonnés des tableaux qui les entourent, ahuris par la cohue qui déferle, fascinés par les riches équipages qui passent au grand trot, emportant au Kremlin les officiers de toutes armes écrasés sous les chamarrures. Au centre, sur les terre-pleins, à l'entour du groupe en bronze de Minine et de Pojarski, circulent les marchands de caroubes et de limonade, les camelots, les vendeurs de tournesol, auprès desquels s'abattent des volées de pigeons, qui viennent effrontément picorer dans les paniers.



La Cathédrale de Vassili-Blagenny.

Tout autour de la place, l'œil est diversement attiré par une infinie variété de tons et de couleurs. A droite, le mur blanc du Kremlin terminé par la porte Spassky (du Sauveur), percée dans une grosse tour carrée, agrémentée

de quatre cadrans énormes placés sur chaque face et surmontée d'une flèche aiguë, au sommet de laquelle est placé un aigle tenant dans ses serres le sceptre et la boule du monde. C'est par cette porte que la tradition impose aux tsars l'obligation d'entrer au Kremlin le jour de leur couronnement. Au fond, la cathédrale de Vassili-Blagenny, bizarre et séduisante avec sa dizaine de coupoles bulbeuses aux reflets métalliques, dont aucune ne se ressemble, les unes contournées et tordues, les autres à facettes multiples, figurant l'aspect d'un ananas, d'une toupie ou d'une pomme de pin. A gauche, l'édifice imposant du Gostinny Dvor (Bazar) avec ses larges fenêtres bordées de draperies rouges frangées d'or, et orné, au fronton, d'un écusson gigantesque aux initiales de l'empereur et de l'impératrice.

Puis, quand, par faveur spéciale, nous franchissons, tête nue, le porche de la porte du Sauveur pour pénétrer dans le Kremlin, Alhambra polychrome bâti sur une colline où s'élèvent les demeures royales, le panorama, jusque-là contenu entre des murailles, se découvre et s'éclaire subitement. L'œil est pris, comme dans une vision d'Extrême-Orient, par le panorama de Moscou et de la rivière Moskva qui s'étend au pied de l'esplanade située devant le palais, par l'entassement des édifices byzantins et des monastères gothiques, par l'orgie harmonieuse et crue des couleurs, depuis la blancheur mate des murs jusqu'à l'azur émaillé d'or des coupoles.



Types de Mendiants russes.

Au pied de la tour d'Yvan-Veliki— masquant à demi la reine des cloches, trois fois plus grosse que la Savoyarde du Sacré-Cœur, et qui, lors d'un incendie, en 1737, effondra le sol, en tombant, du poids de ses 200 000 kilos — sont dressées les tribunes où les princes et les ambassadeurs des puissances étrangères prendront place demain, au moment du défilé des cortèges. En face, sur la place impériale, les troupes commandées pour la cérémonie commencent à se masser et font une répétition de la parade officielle. Les chevaliers-gardes, avec leurs casques au cimier d'argent, couronné de l'aigle double aux ailes éployées, passent et repassent, superbes, au milieu des généraux de l'état-major, coiffés de la toque distinctive en astrakan blanc et constellés de décorations. Des hussards rouges défilent ensuite, bientôt remplacés par les colosses mitrés du régiment Pavlosky, choisis, comme l'empereur Paul,

dont le régiment porte le nom, parmi les hommes aux cheveux roux et au nez à la Roxelane. Puis viennent les fantassins du régiment Préobrajensky et les dragons aux casques brillants dans lesquels se mire le soleil. Pendant ce temps, les cloches tintent bruyamment au sommet des cathédrales de l'Ascension et de l'Assomption et dans les tourelles de l'église des Douze-Apôtres, tandis que les calèches à huit ressorts et les troïkas aux riches harnais conduisent au palais de l'empereur les diplomates étrangers en grand uniforme, les grands-ducs et les grandes-duchesses, coiffées du kakoschnick national, diadème enrichi de perles et de pierreries. Le coup d'œil est magnifique, la scène prestigieuse, l'impression inoubliable.



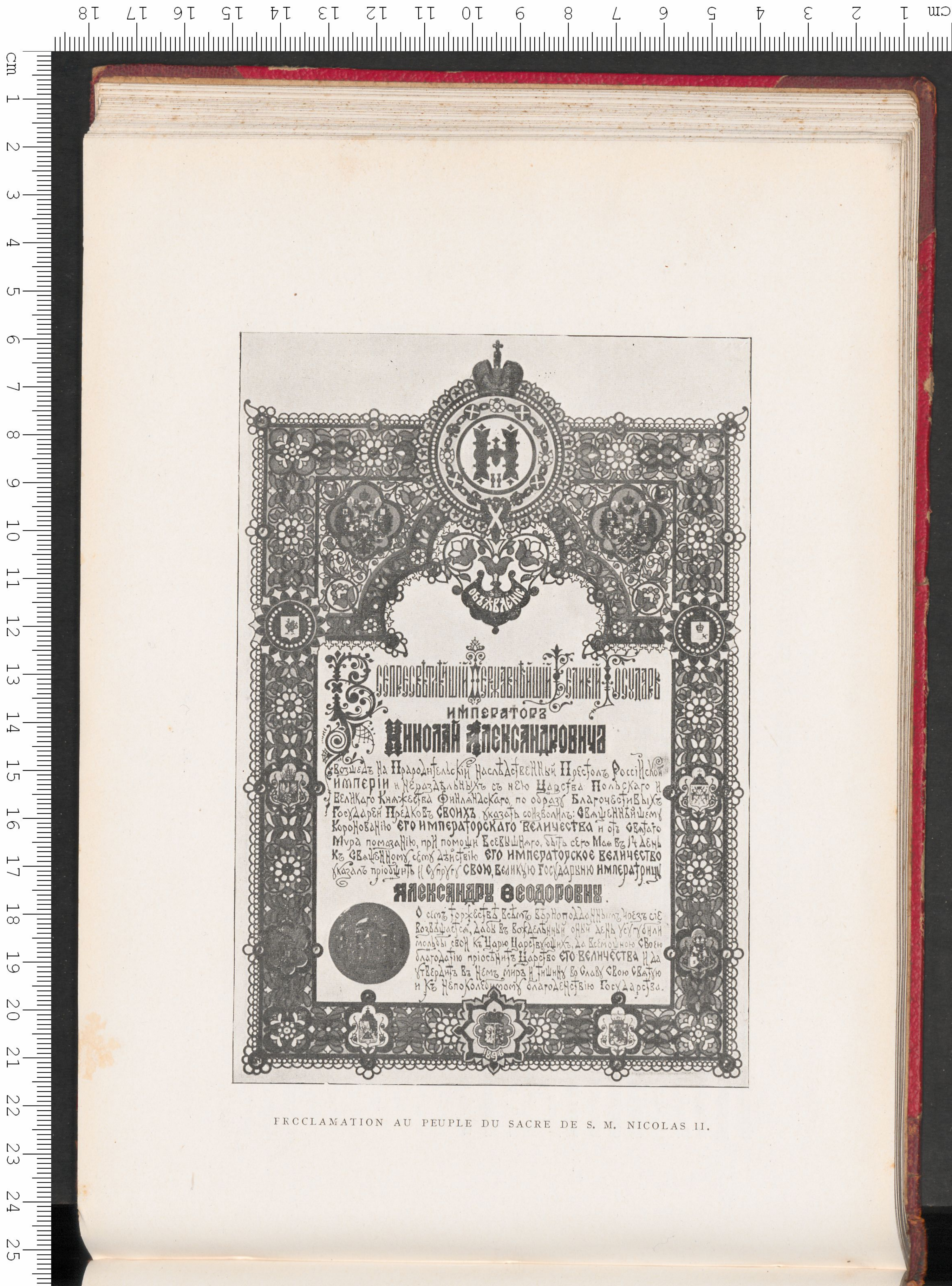
Les illuminations de la Place Loubianka.

Au moment où nous nous disposons à quitter le Kremlin, un spectacle d'un autre genre et d'un autre caractère excite notre curiosité. Des grilles du Palais impérial sortent en foule les délégations envoyées de tous les points de la Russie pour offrir au Tsar les vœux que forment ses sujets pour sa gloire et pour son bonheur. Les échantillons les plus divers des populations russes d'Europe et d'Asie figurent dans ces cohortes bariolées ; le Lithuanien le Tatare, le Kirghise, le Lapon, y coudoient le Petit Russien, le Finnois, le Samoyède et le Mongol. Les uns portent de larges blouses et de hautes bottes, les autres s'avancent majestueusement dans des robes à traînes et sont chaussés de babouches. A côté de la casquette slave se dresse le chapeau carré en fourrure, aux rebords en carton découpé, qu'on nous dit être celui des Thibétains ; ici s'étalent les turbans bouffants en forme d'éponge des peuplades de la Mongolie ; là dominent les bonnets jaunes des Tchouvaches, sortes de bonnets de folie auxquels il ne manque que le grelot. Les Lapons à la figure plate emboîtent le pas aux Asia-

tiques à la figure osseuse, au teint d'ocre, aux lèvres épaisses, ornées de rares poils piqués en flèche dans la peau. La procession de ces tribus hétéroclites est bien la chose la plus baroque et la plus drôle qu'on se puisse imaginer. Elle nous donne, en tous cas, la perception visible que nous sommes bien, en ce moment, les hôtes de la « Grande Russie ».

Lorsque nous sortons de l'enceinte des palais impériaux, l'heure est tardive, et la fatigue nous contraint à regagner l'hôtel pour le repas du soir. La foule s'est considérablement accrue sur la Place Rouge, et c'est à grand'peine que nous pouvons rejoindre la rue Loubianka. Partout, il convient de le constater, la joie se lit sur les visages, partout se décèle, aussi bien dans les conversations particulières que dans l'empressement apporté par les habitants à parer la Ville Sainte, le triple sentiment qui vibre au fond des cœurs et que répétait le courrier Strogoff de Jules Verne : « Pour Dieu, pour le Tsar, pour la Patrie ».

26 mai. — Aujourd'hui, 14/26 mai, — car le calendrier russe retarde de 12 jours sur notre calendrier grégorien, — S. M. le tsar Nicolas II Alexandrovitch doit être sacré et couronné empereur de toutes les Russies. L'annonce solennelle en a été faite au peuple, par les grands maîtres des cérémonies et les hérauts d'armes. Le parchemin enluminé, distribué dans les rues de Moscou, porte l'avis suivant :



Объявленіе

Всепресвѣтлѣйшій Державнѣйшій Великій Государь Императоръ Николай Александровичъ

Возшедъ на Прародительскій Наслѣдственный Престолъ Россійской Имперіи и нераздѣльныхъ съ нею Царства Польскаго и Великаго Княжества Финляндскаго, по образу благочестивыхъ Государей Предковъ Своихъ, указать соизволилъ: Священнѣйшему Коронованію Его Императорскаго Величества и отъ Святаго Мира помазанію, при помощи Всевышняго, быть сего Мая въ 14 день. Къ священному сему дѣйствію Его Императорское Величество указалъ пріобщить и Супругу Свою, Великую Государыню Императрицу Александру Ѳеодоровну.

О семъ торжествѣ всѣмъ вѣрноподданнымъ чрезъ сіе возвѣщается, дабы въ вожделѣнный оный день усугубили мольбы свои къ Царю Царствующихъ, да всемощною Своею благодатію пріосѣнитъ Царство Его Величества и да утвердитъ въ немъ миръ и тишину во славу Свою святую и къ непоколебимому благоденствію Государства.

1896

FRCCLAMATION AU PEUPLE DU SACRE DE S. M. NICOLAS II.

ANNONCE

Le Sérénissime et Très Puissant Autocrate

S. M. L'EMPEREUR NICOLAS ALEXANDROVITCH

monté sur le trône héréditaire de ses Ancêtres et celui du Royaume de Pologne et du Grand-Duché de Finlande, incorporés à l'Empire, a daigné ordonner, à l'exemple des Pieux Souverains, Ses Ancêtres, que le couronnement et le Sacre de Sa Majesté Impériale, avec l'aide du Tout-Puissant, auraient lieu le 14 mai de cette année. Sa Majesté a ordonné d'associer à cette Sainte cérémonie, la Très Puissante Souveraine Son Epouse,

S. M. L'IMPÉRATRICE ALEXANDRA FEODOROVNA

ce dont annonce est faite à tous les fidèles sujets, afin qu'en ce jour si désiré, ils fassent monter, avec un redoublement de ferveur, leurs prières vers le Roi des Rois, pour qu'il éclaire de Sa Grâce le règne de Sa Majesté et qu'il assure la paix et la tranquillité, pour la gloire de Son Saint Nom et la prospérité inébranlable de l'Empire.

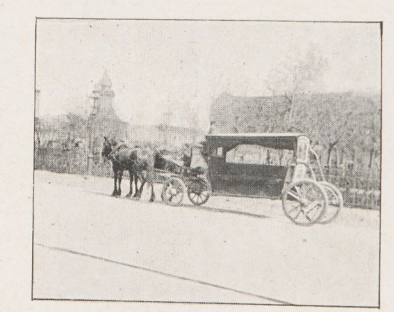
Dès l'aurore, des pelotons de cosaques, fusil en bandoulière et knout en main, se rangent le long des chaussées et opposent au torrent des envahisseurs la croupe et le poitrail de leurs chevaux fringants; malgré cela, les rues sont noires de monde qui se précipite du côté du Kremlin, dans l'enceinte fermée duquel doit avoir lieu la cérémonie religieuse. Elle sait, cette foule, qu'elle ne verra ni le sacre ni le couronnement; mais il lui suffit d'apercevoir les équipages fastueux aux laquais poudrés des grands-ducs, les riches berlines aux chevaux empanachés des missions étrangères, les chapeaux à plumes blanches des ambassadeurs, les casques à aigrettes des officiers chamarrés, pour manifester sa joie et son admiration. Les quais de la Moskva qui font face aux terrasses impériales sont particulièrement envahis. C'est de ce côté, en plein peuple, que nous dirigeons nos pas, portés par la cohue des boutiquiers, des moujicks et des pèlerins, dont la coagulation noire et drue ressemble positivement à du caviar. En face des quais se déploient les immenses galeries du Palais de l'Empereur, aux allures massives de caravansérail. C'est là que vont tous les regards : c'est de là que part le signal annonçant aux populations les diverses phases de la solennité. A dix heures, un violent coup de canon, immédiatement suivi de salves crépitantes des batteries installées sur les rives du fleuve, avertit que le Tsar a reçu le sceptre et la couronne des mains du métropolite. A onze heures, nouveau signal, et nouveaux coups de canon annonçant la fin des offices. A ce moment, les cloches et bourdons des couvents et des cathédrales se mettent en branle et mêlent aux éclats tonitruants de l'artillerie la tempête sonore du bronze carillonné. Des acclamations retentissent, des têtes se découvrent et le peuple joyeux s'éparpille lentement à travers les rues et les boulevards. L'aspect de ce Kremlin aux



Un Pont sur la Moskva.

clochers innombrables, aux tours carrées, aux coupoles d'or, étincelant sous les rayons du soleil, est véritablement fantastique. Au fur et à mesure que nous longeons les quais de la Moskva, le dessin du polygone irrégulier se transforme : d'autres tours remplacent les dômes, d'autres clochers se substituent aux coupoles. Et c'est toujours la même vision orientale de palais dentelés et de mosquées rondes, dressant leurs grands murs blancs sous un ciel inondé d'azur.

Le retour est long et pénible à travers ces agglomérations humaines qui, la chaleur aidant, dégagent une âcre odeur de cuir et de suif. Aussi est-il plus de midi et demi quand nous arrivons à la Loubianka, l'âme pleine, mais l'estomac vide, criant la faim. On peut juger de notre stupéfaction et de notre mécontentement quand l'hôtelier nous refuse toute nourriture avant deux heures. Et comme nous insistons, invoquant notre qualité d'étrangers :



Omnibus Moscovite.

— L'ordre de police est formel, nous déclare-t-il. Tous les cafés et restaurants de la ville doivent rester fermés jusqu'à deux heures, par ordre du Tsar.

Il n'y a pas à songer à interpréter l'ukase en notre faveur et nous répétons, à part nous, pour nous consoler, le vers fameux de Frédéric II, resté vrai à la fin du dix-neuvième siècle :

Quand Auguste avait bu, la Pologne était ivre,

avec cette différence toutefois qu'Auguste aujourd'hui ne boit pas et qu'il nous faut faire de même. Pourtant, comme il est des accommodements avec le ciel, l'hôtelier finit par consentir à nous servir à manger dans nos chambres, les fenêtres closes, à l'abri des regards inquisiteurs. L'attente et l'attrait du fruit défendu nous ont singulièrement aiguisé l'appétit, et c'est avec effusion que nous vidons nos verres à la mémoire du successeur de Sobieski.

La dernière goutte bue, nous reprenons notre marche errante à travers les avenues enguirlandées et sous les arcs de triomphe. Nous passons devant le Théâtre, le Musée Historique, le palais des boïards Romanoff, la Bourse, le musée Poumiantseff, magnifiquement décorés ; nous visitons la cathédrale du Sauveur, dont nous admirons les galeries et les peintures, et le merveilleux autel placé à l'Orient dans un iconostase en forme de tourelle octogonale,

tout en marbre blanc. Puis, avec le secours d'un izvotschik arrogant, aux prétentions exorbitantes, et que l'affluence des clients nous empêche de mettre à la raison, nous montons par la grande rue Tverskaïa jusqu'à la Sadovaïa et dans les faubourgs. Partout l'étendard national, les oriflammes et les draperies ornent les fenêtres : à toutes les maisons, autour de tous les monuments s'allongent les rampes de gaz et se balancent les lampions.

Lorsque, le soir, à neuf heures, le jour disparaît, toutes ces rampes, tous ces verres de couleur, toutes ces girandoles s'illuminent comme par enchantement : dans l'écartement des doubles fenêtres scintillent des rangées de bougies; les murs s'embrasent de traînées lumineuses et de feux de bengale : les pylones et les arcs de triomphe resplendissent dans la nuit; les clochers et les dômes du Kremlin étincellent de fulgurations multicolores : de toutes parts sortent des jets de lumière. L'œil s'égare à contempler ces merveilles éblouissantes de la pyrotechnie moderne.



Une Troïka.

C'est sous cette impression d'aveuglement que nous quittons Moscou, au milieu de cette apothéose impossible à concevoir pour qui n'y a pas assisté, pendant que la foule tumultueuse des moujicks s'écrase sur les places et dans les carrefours et que flambent des millions de roubles à la plus grande gloire de Nicolas II.

27 mai. — Les souvenirs de ces fêtes grandioses nous ont assaillis pendant notre sommeil en wagon-lit. Au matin, lorsque nous nous éveillons, notre regard est encore rempli d'images confuses, où dominent l'or des uniformes et des dômes, les radieuses colorations du Kremlin, le défilé des délégations exotiques, le cortège des princes et des chambellans, l'escorte des chevaliers-gardes, témoignages imposants de la toute-puissance du jeune Tsar et de l'étendue de son empire. Mais quand, les yeux frottés, nous regardons par les fenêtres du wagon le paysage traversé par le chemin de fer, le contraste entre hier et aujourd'hui nous frappe profondément. Devant nous s'étend à perte de vue la steppe inculte semée de forêts aux arbres maigres et de taillis broussailleux dans lesquels les innombrables flammèches qui sortent de la locomotive portent fréquemment l'incendie. De loin en loin, perdue au milieu de la lande rouge, apparaît une *izba* grossière, à un étage, auprès de laquelle le paysan russe, pauvrement vêtu de sa blouse rouge serrée à la taille, peine tout le

long du jour à creuser la terre pour en tirer un morceau de pain. Enfin, à Kolpino, nous apercevons quelques usines et un coin riant de la rivière Ijora : nous approchons de Saint-Pétersbourg. A midi sonnant nous entrons en gare, et nous sautons dans une *likatsch* qui nous ramènera au pont Nicolas, sur la Néva, où le *Chanzy* fait la sieste en nous attendant.

Saint-Pétersbourg a pris aussi, pendant notre absence, l'aspect coquet des jours de fête. Sans atteindre, à beaucoup près, le luxe et la majesté des décorations moscovites, les maisons et les magasins sont parés d'oriflammes et de draperies en feston. Sur la perspective Nevsky, une foule curieuse et réjouie déambule : les popes font, en plein air, des prêches aux moujicks prosternés. Lorsque notre voiture passe devant la cathédrale de Kazan, un archiprêtre harangue les fidèles du haut d'une estrade et les *gardavoï* (sergents de ville) ordonnent à l'izvotschik de défiler au pas et nous enjoignent de nous découvrir. Il est une heure quand nous rentrons à bord, pour changer de vêtements et prendre quelque nourriture. Quand nous sommes prêts à partir, l'après-midi est déjà fort entamé et le bateau de la Néva, que nous comptions prendre pour aller au palais de Péterhof, nous a brûlé la politesse. Nous nous résignons à faire un tour au parc Alexandre, dont les ombrages nous procurent quelques moments d'agréable fraîcheur, puis nous nous dirigeons vers la Citadelle, où nous visitons la cathédrale Pierre-et-Paul, dont la flèche de 128 mètres s'élance hardiment vers le ciel.



Les abords du Kremlin.

La cathédrale Pierre-et-Paul est le lieu de sépulture des empereurs et des membres de la famille des Romanoff : c'est le Saint-Denis russe. Les tombeaux impériaux ont la forme de sarcophages ; ils sont en marbre blanc et recouverts de riches étoffes de brocart. Celui du dernier Tsar, Alexandre III, jonché de fleurs, enfoui sous les couronnes et les étendards, attire plus spécialement notre attention. Nous remarquons avec plaisir que les souvenirs venus de France occupent une place en évidence, entourés de drapeaux tricolores cravatés de crêpes, dont nous trouvons ici le premier échantillon, depuis notre entrée en Russie.

Nous allons dans les Iles prendre le repas du soir et, désireux de faire connaissance avec un plat du pays, nous

nous apprêtons à déguster une *ocrotchka,* qu'un des jeunes Pages de Sa Majesté nous a recommandée pour sa saveur. L'*ocrotchka* est une soupe froide, préparée avec de la *vodka* (eau-de-vie blanche) dans laquelle nagent des morceaux de veau et de jambon, des concombres, des petits pois, du poisson et autres condiments invraisemblables. La première cuillerée nous donne immédiatement des nausées et nous ne poussons pas plus la dégustation de ce mets national, dont l'avantage est de coûter dix roubles (30 francs), par la raison, nous explique le maître d'hôtel, qu'on y trouve à boire et à manger.

La statue de Pierre le Grand à Cronstadt.

28 mai. — La chaleur continue à être suffocante et nous avons peine à croire qu'on aille jamais en traîneau à Moscou et à Pétersbourg et que le thermomètre s'y maintienne pendant des mois au-dessous de zéro. Il nous faut pourtant retourner en ville sous un ciel de feu pour y faire nos dernières emplettes. Nous en rapportons d'énormes cargaisons d'icones, de tiges de bottes, de portefeuilles, de portes-monnaies et de bijoux émaillés, sans oublier des boîtes gonflées de cigarettes, moitié tabac et moitié carton. A une heure nous larguons nos amarres et le *Chanzy,* pavoisé comme aux grands jours de gala, reprend la route de Cronstadt. Nous y arrivons, après une marche de deux heures, à petite vapeur, affranchis cette fois de la préoccupation des visites de la police. L'aimable officier de douane que nous avons rencontré à notre arrivée, a tenu toutefois à venir nous saluer au moment du départ. Très gracieusement, il met à notre disposition sa chaloupe à vapeur pour visiter la rade et le port. Le port est bientôt vu, comme aussi l'aspect extérieur de la ville, où nous débarquons quelques instants et où nous apercevons, sur la place d'entrée, la statue de Pierre le Grand, fondateur de l'arsenal maritime. Le tour en rade nous permet de côtoyer les croiseurs russes qui sont à l'ancre et de monter à bord du cuirassé à tourelles *Navarin,* dont le commandant nous fait les honneurs avec une exquise courtoisie, et dont nous admirons l'irréprochable tenue et les formidables engins de guerre.

Mais les appels de la sirène nous informent qu'il faut rallier le *Chanzy,* et la chaloupe de la douane nous y ramène sans plus tarder. Le moment des adieux est venu. Nous serrons affectueusement la main de l'obligeant

officier qui nous a procuré le plaisir de cette promenade et nous distribuons nos derniers roubles à l'équipage, dont les joyeux vivats nous récompensent spontanément de notre générosité. En passant devant les croiseurs et devant le *Navarin,* les saluts s'échangent cordialement : les matelots, rangés sur le pont, agitent leurs casquettes et poussent en cadence le cri de « Vive la France » ! auquel il est répondu, de notre bord, par de chaleureux « Vive la Russie » ! Puis, lorsque nous avons dépassé le môle d'entrée et que nous mettons le cap sur le large du golfe de Finlande, le petit steamer de l'école des pilotes se lance dans notre sillage et nous fait une longue conduite, de toute la vitesse dont il est capable, tandis que, massés à l'avant, les pilotins assourdissent les échos de hourrahs frénétiques qui nous poursuivent jusqu'en pleine mer. Il y a loin, nous le constatons avec plaisir, de cette sortie enthousiaste à notre entrée morose dans le pays des boïards.

Nous pouvons dès lors jouir, sans rancune et le cœur apaisé, des beautés pénétrantes de la soirée sur le golfe, uni comme un lac, et empourpré des derniers feux du jour. Les flots sont irisés de myriades de paillettes, à faire pâmer les pointillistes. Derrière nous, les contours des rivages s'estompent, puis s'évanouissent dans l'éloignement. A l'horizon, des voiliers étendent sur le disque jaunissant du soleil l'ombre légère de leurs grandes ailes blanches, et lorsque, vers onze heures, nous descendons dans nos cabines, la nuit commence à nous envelopper doucement de ses voiles, au milieu du calme troublant de l'immensité.

VI

DERNIÈRES ESCALES

L'île de Gotland. — Visby. — Le canal de la Baltique à la mer du Nord. — Altona et l'embouchure de l'Elbe. — Le port et la ville de Hambourg. — Retour en France. — Séparation.

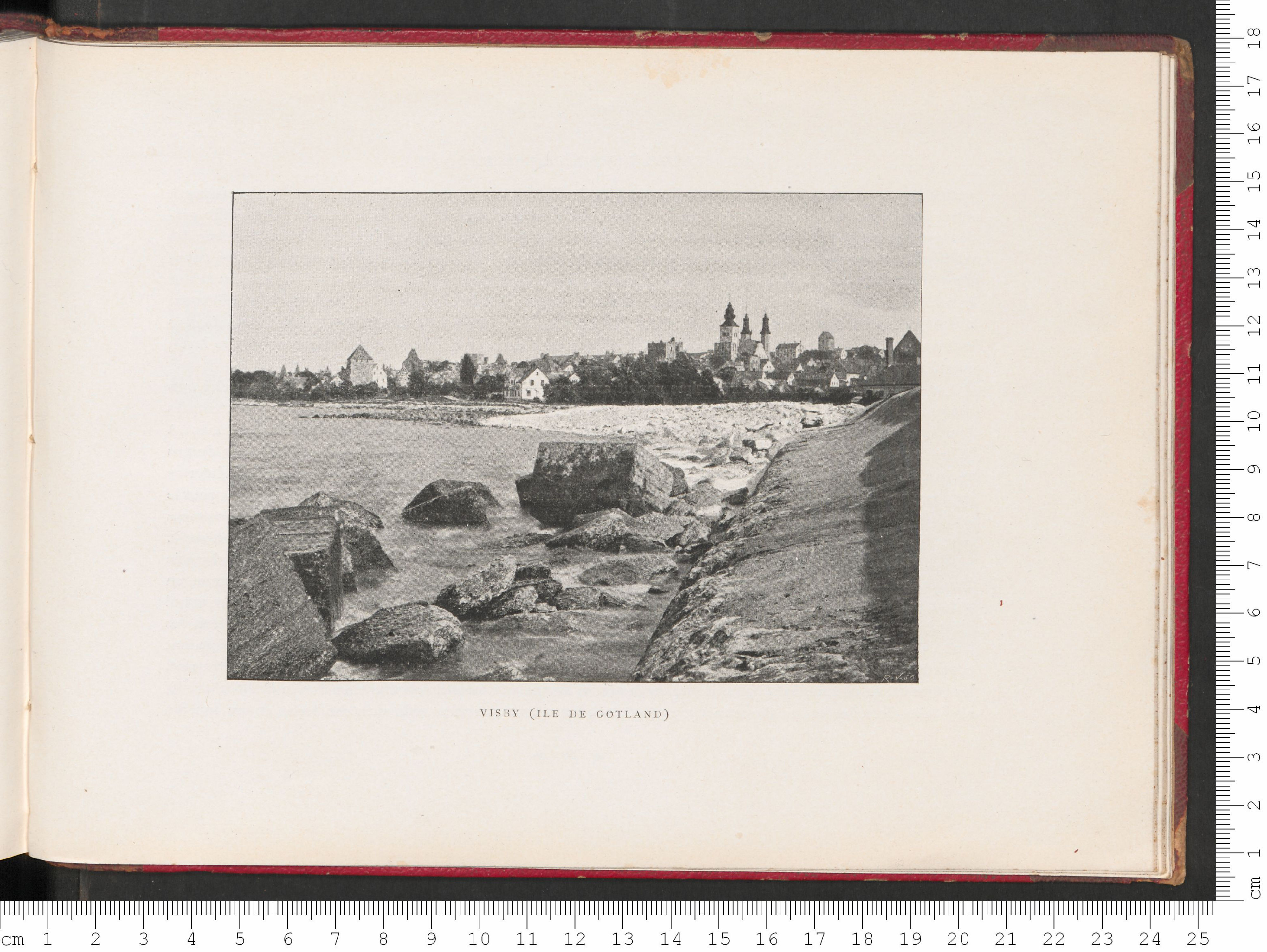
29 mai. — Ainsi qu'elle l'a fait, à l'aller, la Baltique se montre, au retour, d'une aménité exceptionnelle et permet au *Chanzy* de franchir les espaces sur ses ondes enchaînées. Seule, une petite pluie fine et intermittente, coupée d'une brise aigre, trouble le charme de cette navigation sur un lit de velours. Par instants, des oiseaux aux plumages verts et jaunes tournoient frileusement autour du navire et cherchent un abri sur le pont contre les intempéries. Puis, lorsque le grain s'est dissipé, la bande se reprend à battre joyeusement des ailes et poursuit son vol vers la pleine mer. Dans l'après-midi, le ciel s'est nettoyé des larges nuées grises qui obscurcissaient le soleil et, vers cinq heures, Phœbus répand sur l'horizon quelques rayons timides et pâlots. A leur lueur nous apercevons, dans un lointain vague, les grèves onduleuses de l'île de Gotland, joyau de la couronne de Suède, enchâssé dans les eaux de la Baltique.

L'île est très étendue, — grande, nous dit-on, comme plusieurs départements français, — et l'industrie et l'agriculture y sont des plus florissantes. Sa capitale, Visby, fit partie, au XIIIe siècle, de la ligue des villes hanséatiques, à la tête de laquelle se trouvait Lubeck, et dont le but était de protéger le commerce de ces cités contre les pirates du Nord, en même temps que de défendre leurs franchises contre les princes voisins. Lorsque, vers huit heures et

demie du soir, nous arrivons dans ses parages et que nous apercevons, de la mer, l'aspect pittoresque et rectangulaire de son enceinte aux murs crénelés, nous ressentons un moment l'impression d'un Avignon minuscule, avec des moulins en plus et le Château des Papes en moins. Accourue en foule sur la jetée, la population de Visby a été prévenue depuis plusieurs jours par les journaux de Stockholm que nous ferions escale dans le port gotlandais à notre retour de Russie, et elle s'est consciencieusement préparée à nous bien recevoir. Dès que les canots du *Chanzy* nous ont débarqués sur le quai du port, hommes et femmes, garçons et filles, en grande toilette, — les hommes en redingote et en chapeau haut de forme, les femmes en robes à ramages, — précédés d'une escouade de bicyclistes, — car la bicyclette sévit en Gotland, — nous prennent sans façon par le bras et nous emmènent faire le tour des remparts. Grâce à une délicate attention du Consul de France à Visby, — qui est d'ailleurs également consul d'Angleterre, — nous pouvons converser dans notre langue avec un assez grand nombre de nos hôtes : ceux d'entre eux qui parlent français portent en évidence à la boutonnière un nœud tricolore que notre représentant leur a distribué. Nous pouvons de la sorte remercier chaleureusement ces aimables insulaires de leur cordial accueil et leur retourner nos sympathies.

La promenade aux fortifications moyenâgeuses — dont l'intérêt archéologique n'est pas autrement palpitant et dont les créneaux lézardés témoignent d'une architecture et d'une maçonnerie assez rudimentaires — se termine rapidement avec la tombée du jour. C'est le décor principal de la cité, bâtie en gradins sur une colline qui descend jusqu'à la mer. La foule nous entraîne alors vers les ruines de l'église gothique de Sankta Katarina, dont les colonnes décapitées et les ogives mutilées par le temps se découpent dans la nuit en profils sombres. Dans ce cadre si propice aux évocations d'un autre âge un spectacle d'un charme inconnu nous est réservé. Tandis que des feux de Bengale rouges et verts projettent sur les voûtes et les colonnades leurs reflets fantastiques, des voix d'hommes, chaudes et harmonieuses, semblant sortir d'un réduit mystérieux, entonnent en chœur des mélodies scandinaves, au rythme lent et berceur, empreintes d'une mélancolie pénétrante. En fermant les yeux, nous nous sentons transportés à plusieurs siècles en arrière, dans une atmosphère enveloppante de calme et de poésie, à mille lieues de la vie moderne et de sa civilisation exaspérée.

Malheureusement, la pluie met fin précipitamment à cette représentation suggestive, d'un genre et d'un art si



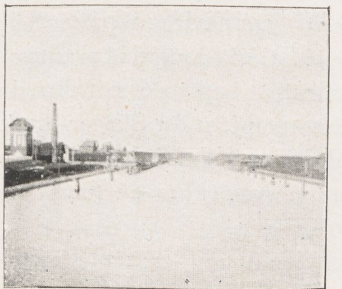
VISBY (ILE DE GOTLAND)

particuliers. Avant de rentrer à bord, un des notables de l'endroit, professeur de langue française, nous invite à entrer chez lui pour boire à la santé de nos deux pays. Nous ne cherchons pas à nous soustraire à cette offre gracieuse et nous vidons avec plaisir un verre de *caloric punsch* — vieux souvenir de Stockholm — en l'honneur des habitants de Visby et en remerciement de leur réception si flatteuse. Puis nous redescendons vers le port, en trébuchant sur les pavés en rocailles, à travers les petites rues tortueuses et mal éclairées, jusqu'au môle où nous attendent les baleinières. La nuit est noire, la pluie tombe sans discontinuer et la brise du large fait clapoter désagréablement le flot qui nous emporte vers le *Chanzy*, dont les hublots éclairés semblent autant d'yeux énormes percés dans la carapace d'un monstre fabuleux. Il est minuit lorsque nous regagnons nos couchettes et quand, l'ancre levée, nous faisons route vers l'Allemagne.

30 mai. — Aujourd'hui encore, calme parfait avec, en plus de la veille, une mer ensoleillée et un ciel sans nuages. Les tiges épaisses des pistons de la chaudière se lèvent et s'abaissent en mesure dans leurs gaines trempées d'huile, et communiquent au paquebot leurs frémissements significatifs. Les latitudes décroissent rapidement, à l'allure que nous conservons, et la modification des longitudes vers l'ouest nous oblige à changer l'heure de nos montres. L'ami William, toujours au courant des moindres détails, et toujours précis dans ses conseils, nous informe que nous sommes actuellement en retard de soixante-dix minutes sur l'heure de Saint-Pétersbourg. Va donc pour le coup de pouce au chronomètre, et voilà soixante-dix minutes que nous avons vécues et qui ne nous seront pas comptées dans l'existence. Pourquoi, hélas ! n'est-il pas possible d'effacer quelques années de la même manière ?...

Le ciel est si haut, si léger et d'un bleu si transparent qu'il semble qu'il n'y ait pas de ciel. La mer, alanguie dans de molles étreintes, semble dormir. Le paquebot tranche, sans efforts visibles, les flots unis et clairs comme un miroir, et de la grosse cheminée sort une légère traînée de fumée brune, que pas un souffle ne vient rompre et qui plane à perte de vue, derrière nous, semblable à un long coup de pinceau tracé sur la voûte céleste. A l'arrière, des jeux s'organisent sur le pont, et des hommes graves jouent au chat perché, tandis que des dames exemplaires font courir le furet. Les garçons, plus lestes, s'adonnent aux acrobaties du saute-mouton, pendant que, d'un autre côté, les pères de famille, moins souples et plus modestes, se livrent aux émotions bourgeoises du jeu de bouchon. Et ainsi s'écoulent les heures de cette traversée inconsciente, avec les relais ordinaires des repas et des lunches

joyeusement absorbés, l'estomac toujours entre deux sandwiches, l'œil entre le rayonnement de l'air et le miroitement de l'eau.



Canal Kaiser Wilhelm.

31 mai. — A 4 heures du matin, nous arrivons à Holtenau, devant les portes massives de l'écluse de l'est du canal de la Baltique à la mer du Nord. Malgré l'heure matinale tous les passagers sont réunis sur le pont pour se rendre compte des mérites de l'œuvre entreprise à grands frais par le gouvernement allemand, jusqu'ici fort mal connue à l'étranger. Depuis le 1er octobre 1895, date de l'ouverture du canal à la navigation, le *Chanzy* est le premier vapeur français qui franchit l'écluse, et cependant nos journaux racontent à tort et à travers les difficultés du transit, les éboulements des berges, les inconvénients du tracé, l'échouage des navires, toutes choses dont ils parlent sans les connaître autrement que par l'ouï-dire des critiques intéressés, et sans qu'ils puissent malheureusement les contrôler par les relations de nos marins, qui les ignorent tout autant.



Le Pont suspendu de Levensau.

La vérité est que le canal Kaiser Wilhelm, qui a coûté 150 millions de marks, dont 50 millions fournis par l'État prussien à fonds perdus, est une œuvre stratégique en tous points remarquable, dont l'utilité est essentiellement allemande, et dont le raccourci sur l'ancienne route du cap Skagen est insuffisant, au point de vue du commerce international, pour justifier l'établissement de taxes, plus faibles même de moitié que celles qu'on y perçoit actuellement. Cette seule raison explique

que pendant les six premiers mois de l'exploitation — du 1er octobre 1895 au 31 mars1896 — seulement 3025 vapeurs et 3 389 voiliers, jaugeant ensemble 667 000 tonnes, aient emprunté la voie du canal. Encore faut-il déduire de ce total de 6 414 navires le nombre de ceux battant pavillon allemand, soit 5 722 navires, représentant es trois quarts du tonnage enregistré. L'Allemagne, on le voit d'après ces chiffres officiels, a déjà compris l'avantage que lui offrait personnellement la percée méridionale du Jutland, préservée des tempêtes du Skager Rack et du Sund en temps de paix, à l'abri des rancunes danoises ou des surprises norvégiennes en temps de guerre.



L'Écluse de Brunnsbüttel du Canal Kaiser Wilhelm.

A Holtenau, les agents du port sont plus matineux que ceux de Cronstadt, car, à peine arrivés, nous recevons la visite des percepteurs du canal, *Kaiserliches Hafenamt*. Pleins de politesse et de courtoisie discrète, ils accomplissent rapidement leur besogne et poussent même la complaisance jusqu'à se charger de la mise en route de nos lettres et de nos télégrammes. Une fois les vannes ouvertes, nous entrons dans le canal, large de 64 mètres au plan d'eau. Des deux côtés, les berges de l'ancien canal de l'Eyder — qu'emprunte, sur la première partie du parcours, le lit du nouveau canal — sont tapissées de verdure et couronnées de villas coquettes, embaumées de lilas en fleurs. Aux alentours, se dressent des futaies épaisses dans lesquelles des nuées de corbeaux nous gratifient, quand nous passons, d'une aubade de croassements aigus. De distance en distance sont disposés des ponts tournants pour le passage des piétons et des voitures, ainsi que des bacs et des ponts flottants. A Rensbourg, traverse sur un large viaduc le chemin de fer qui relie la Prusse au Danemark. Sur toute l'étendue du chemin de halage, ménagé à droite et à gauche, sont disposés des fils électriques pour les

services télégraphiques et téléphoniques et pour l'éclairage nocturne du canal. Deux ponts suspendus à grande portée, assez semblables, par leur hardiesse et leur légèreté, à notre viaduc de Garabit, relient les sommets des berges, à 70 mètres de hauteur. Au moment de passer sous les arches de Levensau, nous éprouvons une illusion d'optique curieuse : la flèche de notre misaine menace de se heurter contre les armatures métalliques du tablier qu'elle semble dépasser de plusieurs mètres, et ce n'est qu'une fois en sûreté sous le tablier même que nous constatons les trahisons de la perspective. Enfin, nous arrivons à midi et demi à l'écluse de sortie de Brunnsbüttel, après avoir franchi en sept heures les 100 kilomètres du canal Kaiser Wilhelm, dont nous avons pu constater la navigation facile et l'état parfait d'entretien.



Altona.

A Brunnsbüttel, monte à bord le pilote de l'Elbe qui doit nous mener jusqu'à Hambourg. Un coup de barre à gauche, et nous voici dans l'estuaire du fleuve allemand, grand, à cet endroit, comme un golfe, et où des escadres peuvent se mouvoir à l'aise. De tous côtés, des bateaux circulent et se croisent : transatlantiques, navires de guerre, cargo-boats, voiliers et barques de pêche, ralliant ou quittant le port de Hambourg, devenu aujourd'hui le premier port du monde. Un grand steamer de la ligne Wœrman passe à côté de nous, chargé de troupes coloniales, vêtues de toile bise et coiffées du casque en liège. Officiers et soldats chantent des refrains patriotiques et saluent une dernière fois les rives de l'Elbe qu'ils quittent, à destination des possessions africaines du Cameroun.

La rive droite du fleuve est plus particulièrement verdoyante et pittoresque. Au pied des collines qui la sur-

plombent sont cachées par endroits, comme autant de nids ensoleillés, de petites stations balnéaires qu'affectionnent les Hambourgeois et que dessert une multitude de bateaux à vapeur, toujours chargés de monde. Aujourd'hui dimanche, la foule s'écrase littéralement sur le pont de ces bateaux ; bourgeois en goguette, femmes et filles en toilettes claires, ouvriers endimanchés, animés tous de la joie bruyante qu'éprouve le peuple à rechercher, les dimanches d'été, le calme et les distractions champêtres, après les durs travaux de la semaine. Quand elle approche du *Chanzy,* toute cette foule pousse des hourrahs, agite ses chapeaux, secoue ses mouchoirs. Et autant de fois passent les vapeurs, autant de fois se renouvellent ces témoignages traditionnels de politesse et de gaîté. La manifestation se renouvelle devant Altona, dont nous admirons en passant les terrasses fleuries et les chalets aux donjons gracieux, installés dans la verdure, où flotte, sur les créneaux à jour, le pavillon blanc aux trois tours rouges de la Ville Libre.



L'entrée du Port de Hambourg.

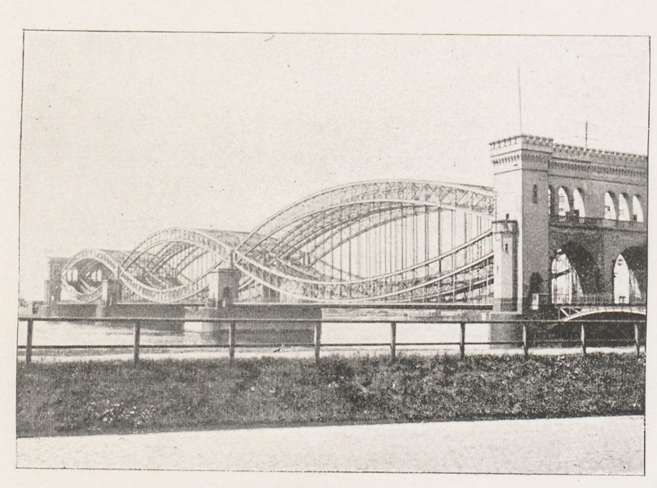
Nous sommes en avance sur la pleine mer et il nous faut stopper de temps à autre pour trouver le chenal et attendre le flux. Ce n'est qu'à cinq heures que nous pouvons entrer dans le port de Hambourg, à travers d'immenses chantiers bordés d'entrepôts à dix étages, aux murs noircis par la fumée, au milieu d'une véritable forêt de mâts. L'heure est trop avancée, lorsque nous débarquons, pour que nous songions à entreprendre un tour en ville, outre que les moyens de communication font défaut, en cet endroit, par suite du repos dominical.

Nous réservons donc pour le lendemain notre visite aux quartiers intérieurs de Hambourg et nous nous rendons après dîner au faubourg de Saint-Pauli, construit sur l'emplacement des anciens remparts et où sont con-



HAMBOURG. — LA VILLE ET L'ALSTER

centrés, disent les guides, les théâtres et autres établissements de plaisir. Le *Concertgarten* où nous entrons, et que nous choisissons au hasard entre plusieurs autres, est un endroit couvert, où s'exhibent, comme dans notre Jardin de Paris, des chanteurs et des acrobates, et où l'on boit de larges chopes de bière aux sons d'un orchestre harmonieux. Comme la bière est bonne et que la musique est meilleure encore, la soirée se passe d'agréable façon, sous les regards curieux de consommateurs occupés à tirer d'épaisses bouffées de tabac de leurs longues pipes en porcelaine.



Pont sur l'Elbe à Hambourg.

1er *juin.* — Dès le matin, nous visitons le port, dont le mouvement extraordinaire constitue à lui seul une rare curiosité. Un service spécial de chaloupes à vapeur permet d'effectuer cette visite d'une manière rapide et détaillée. Le petit steamer que nous prenons au quai de Saint-Pauli suit toutes les sinuosités du port, au milieu d'une infinie variété de bateaux de tous genres et de toutes dimensions, depuis le long courrier des mers australes jusqu'au chaland amené par les canaux. L'infirmité des mots ne peut rendre convenablement l'impression qu'on ressent en présence de cet outillage maritime formidable, de ce fouillis de navires, les uns mouillés en pleine rivière, les autres accostés à des quais massifs et interminables, bordés de docks en briques rouges, hauts et carrés, le long desquels courent et fonctionnent sans cesse d'innombrables grues de chargement. Chaque bassin, en forme d'arête de poisson, est spécialisé et affecté à une catégorie de navires, de pays, ou de marchandises déterminés. C'est ainsi que nous visitons successivement le bassin de l'Amérique, celui des Indes, celui des voiliers, celui des bateaux de pêche, celui du charbon, du pétrole, etc. Plus loin, sont établis de vastes ateliers de construction et de réparation de navires, des

cales sèches, des docks flottants. Deux immenses ponts métalliques, aux formes serpentines, traversent l'Elbe et servent, l'un au passage du chemin de fer, l'autre à la circulation des voitures et des piétons. Sur la rive droite du fleuve, une série d'étroits canaux partent du port et pénètrent au cœur de la ville, allant porter les marchandises aux portes mêmes des magasins particuliers. Nous sommes ici dans le vieil Hambourg, aux curieuses maisons en bois, serrées les unes contre les autres, du sein desquelles émergent les clochers recouverts en cuivre verdi des églises de Sainte-Catherine et de Saint-Nicolas.



La vieille Ville à Hambourg.

Lorsque le petit vapeur nous ramène à notre point de départ, les cloches et les sifflets des ateliers et des usines annoncent au personnel l'heure du déjeuner. Nous éprouvons également le besoin de nous restaurer et nous allons prendre notre repas à la cave de l'Hôtel-de-Ville (*Rathskeller*), qu'un gourmet de nos amis nous a spécialement recommandée. L'endroit est pittoresque et garde un cachet de couleur locale, avec ses salles voûtées, luxueusement ornées de sculptures et de peintures à fresque. Contrairement à ce qu'on peut penser, on ne boit que du vin dans cet établissement confortable, mais si l'on n'y trouve pas de bière, on a du moins le plaisir d'y déguster les meilleurs crus du Rhin et de la Moselle, voire même ceux de la Champagne, de la Bourgogne et du Bordelais.

L'intérêt que présente Hambourg aux étrangers ne réside pas seulement dans le mouvement de son port et dans l'activité de ses bassins. La ville offre par elle-même de nombreux sujets d'admiration, au premier rang desquels il convient de citer les deux grands lacs, le Binnen Alster et l'Aussen Alster, qui en forment le centre. C'est à cette promenade autour de l'Alster que nous consacrons notre après-midi, le long d'une route

ombragée que bordent, d'un côté le lac, sillonné d'embarcations de plaisance, de l'autre des villas somptueuses, sortes de burgs à l'aspect féodal, qui servent de résidences d'été aux riches armateurs et aux banquiers hambourgeois.

L'heure du départ a été fixée à cinq heures pour nous permettre de franchir au jour les passes de l'embouchure de l'Elbe : il est temps de regagner le bord. A quatre heures et demie, le commandant fait larguer les amarres et le *Chanzy* pivote au milieu du bassin pour gagner le chenal. Nous saluons Hambourg, dernière escale d'un inoubliable voyage, puis, remontant vers le Nord, nous retrouvons Altona et les riants coteaux de la rive droite de l'Elbe, Brunnsbüttel et la large trouée du canal Kaiser Wilhelm. A la nuit tombante, nous passons devant les citadelles du port de Cuxhaven et dans l'éloignement nous apercevons les phares de l'île d'Helgoland.

2-3 *juin.* — La mer du Nord, houleuse quand nous la traversâmes au début de notre voyage, s'est assagie définitivement pendant notre absence. Aucun incident ne trouble la fin de notre traversée, rendue un peu morose par l'approche de la séparation et par l'accablement causé par une température tropicale. Il faut se préoccuper de refaire les malles, et ce travail long et désagréable emploie le plus clair de la journée. Vers le soir pourtant l'engourdissement général se trouve heureusement secoué quand nous revoyons notre vieux sémaphore du cap Gris-Nez. Nous nous rappelons avec une émotion douce les incertitudes du départ, le vent violent dans la mâture, la houle scabreuse du détroit et les bons souhaits lancés à notre adresse par les pavillons de la falaise.

Bon voyage ! nous avait crié le sémaphore, et Dieu sait si le vœu s'est réalisé de point en point ! Non pas seulement bon et favorisé par un temps merveilleux, par des mers clémentes, par une cordialité parfaite, par une camaraderie de tous les instants, sans gêne et sans heurt, mais plus encore superbe par les pays parcourus, par les émotions ressenties, par cette gamme ascendante d'impressions diverses et profondes, récoltées d'un bout à l'autre du chemin, depuis les solitudes mélancoliques de la Norvège jusqu'aux éblouissants triomphes de la Russie.

Oui, bon et beau voyage. Et aussi bon et beau paquebot, que ce *Chanzy,* calme et brave, sûr et puissant, commandé par un fier marin, servi par un solide équipage, coin flottant de la terre française où nous avons si bien vécu, où nous avons si joyeusement devisé pendant vingt-cinq jours !

Aussi quand, dès l'aube, arrivés au Havre, nous prenons congé du capitaine et de ses lieutenants, c'est avec un serrement de cœur, mais l'âme pleine de délicieux souvenirs, que nous leur faisons nos adieux et que nous quittons le pont du *Chanzy*.

— Allons, adieu, mes amis ! nous crie une dernière fois le capitaine en nous voyant partir.

— Non, non, capitaine. Pas adieu ! Au revoir !

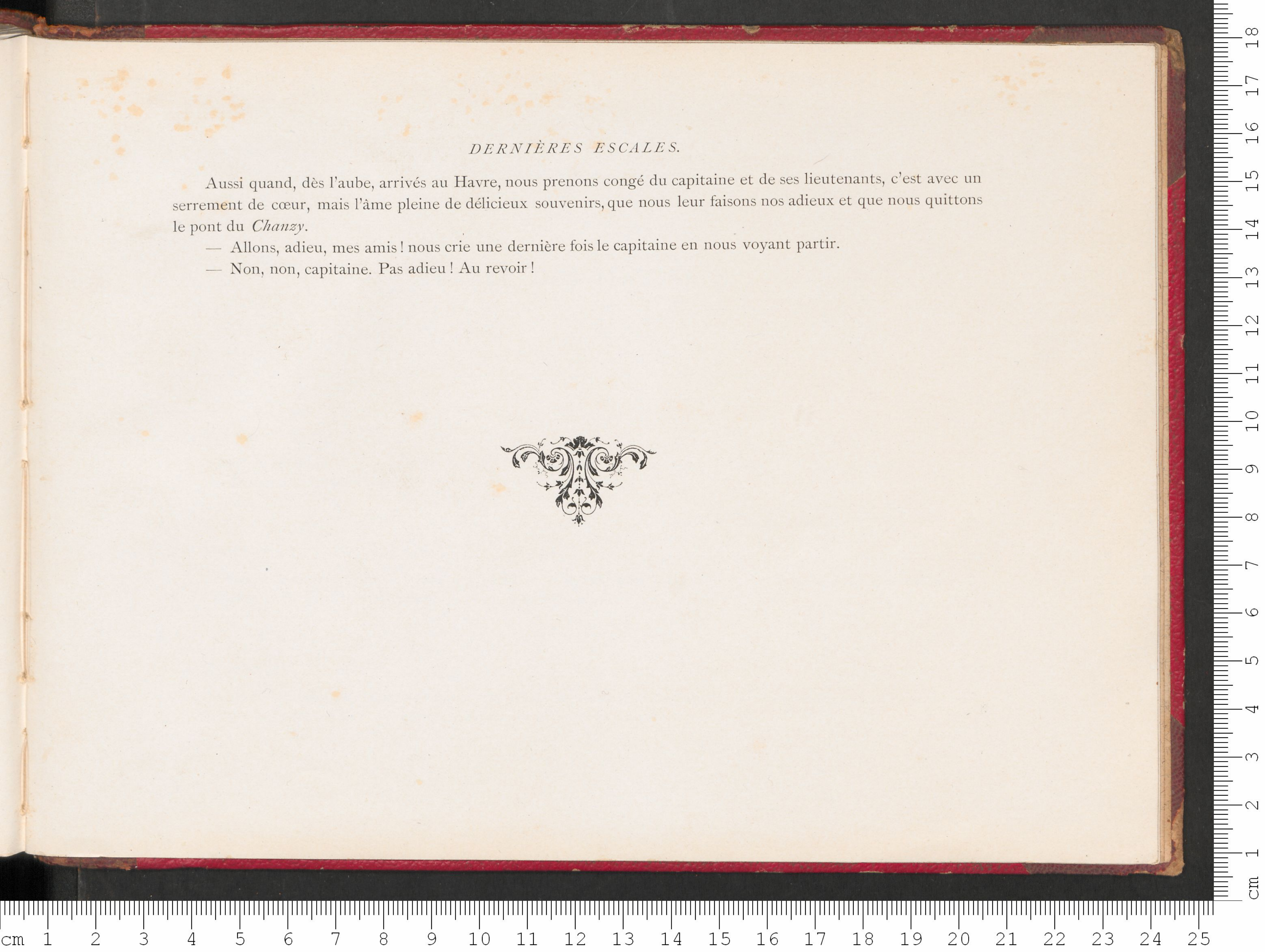


TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 34025.




Itinéraire
de la Croisière
du Général - Chanzy
(8 Mai 3 Juin 1896)
Aller
Retour
Mer Glaciale
du Nord
LAPONIE
OCEAN ATLANTIQUE
NORVEGE
SUÈDE
Golfe
de
Bothnie
FINLANDE
Mer Blanche
RUSSIE
Christiania
Telemarken
Brevig
L. Wener
Stockholm
L. Wetter
Helsingfors
Cronstadt
Golfe de Finlande
St Pétersbourg
Skager Rack
Mer
du
Nord
DANEMARK
Cattegat
Copenhague
Sund
Malmö
Kalmar
Visby
I. Gotland
Golfe
de
Livonie
ANGLETERRE
Londres
Mer
Baltique
Kiel
Altona
Hambourg
Stralsund
Le Havre
ALLEMAGNE
Moscou

